

JOURNAL HELVETIQUE  
O U  
**RECUEIL**

D E  
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE  
CHOISIE ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.*

<sup>1</sup>  
**DEDIÉ AU ROI.**

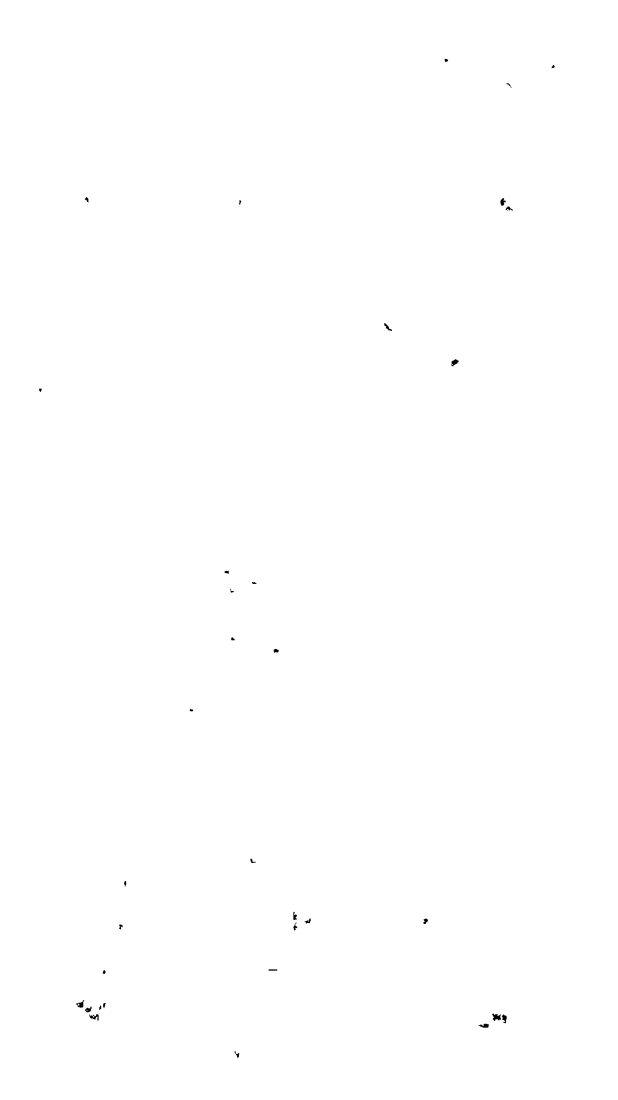
F E V R I E R 1 7 6 8.



NEUCHÂTEL,  
DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.

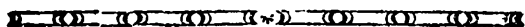
---

MDCCLXV.





# JOURNAL HELVETIQUE.



F E V R I E R 1765.



## E X A M E N

*Des principaux Articles du* DICTIONNAIRE  
PHILOSOPHIQUE.

A M E.

**L'**AUTEUR se propose de nous donner, dans cet article, une importante leçon : Il entreprend de nous convaincre, que nous ne sommes pas certains, par la lumière naturelle, si nous avons une Ame, si nous ne sommes pas des Brutes ou des Automates. Il commence d'abord par nous supposer tels ou à peu près ; il argumente contre nous, come si nous étions stupides.

Avant que de nous embarasser par tant d'Objections captieuses, il auroit dû répondre du moins à une question: Quand nous serons parvenus à douter de nôtre Ame, en serons-nous mieux? Quel plus grand bien en résultera-t il dans l'Univers?

Il suffit, nous dit-on d'un air ironique, d'en être sûrs par la Révélation. Fort bien; & à la première occasion l'on ne manquera pas de lancer contre la Révélation tous les traits que la malignité pourra fournir: Douterons-nous encore du motif secret de l'instruction?

*Ce seroit une belle chose que de voir son Ame? Voila un début fort sensé: Ce seroit une belle chose de voir ce qui doit nécessairement être invisible. Il seroit à peu près aussi beau de voir les sons, d'entendre les odeurs, de goûter la lumière.*

*Conois toi toi même est un excellent précepte; mais il n'appartient qu'à Dieu de le mettre en pratique: Quel autre que lui peut conoitre son Essence? Quoi? pour sentir que je suis un Être capable de penser & de vouloir; que je ne suis pas une Pierre ni un Arbre, il faut conoitre mon Essence aussi parfaitement que Dieu conoit la sienne? En vérité on te moque de nous.*

Écoutons cependant les Objections terribles, dont on va nous écraser; c'est d'un

ton de Maître qu'on nous apostrophe: Tu ne sais pas ce que c'est qu'*Ame végétative*, ni *Ame sensitive*, comment fais tu ce que c'est que ton *Ame*? Avec votre permission, *Jublime Maître*, je ne suis pas une Plante qui végète, ni une Brute qui sent; par conséquent je puis ignorer quel est le principe de leurs opérations & ce qui se passe en eux, sans ignorer ce qui se passe en moi. Je pense & je veux; je le sens, malgré vos subtilités: Ce sentiment intérieur est un témoignage invincible, Ce moi qui pense est aussi indivisible que la pensée même; j'en conclus que je ne suis pas pure matière.

Quant vous me dites, que je pense par ma tête, come je digère par mon estomach, si vous entendez que ma pensée est une opération purement mécanique; come la digestion, que c'est du mouvement & rien d'avantage, sauf révérence, vous extravaguez.

Je n'ai que faire de votre Tulipe qui parle, ni de ce qu'ont rêvé les Philosophes *Caldéens*, *Egiptiens*, *Grecs*, *Romain*; s'ils ont dit des absurdités, ils ont fait come ceux d'aujourd'hui; c'est le privilège de leur état; je ne veux pas troubler leur possession. Mais ne me donnez point le

nom de Philosophe ; je ne vous envie point cet honneur ; je renonce au droit de déraisonner dans un *portatif*, d'accumuler des erreurs par Ordre alphabétique, d'insulter les Morts & les Vivans.

Voici ou nous en sommes : Je pense, je veux : Ce sont des actes indivisibles ; donc le principe de ces actes est indivisible comme eux. Vous prétendez démontrer que ce raisonnement ne prouve rien : Voyons comment vous vous y prendrez.

*La Matière, à nous d'ailleurs inconnue, possède des qualités qui ne sont pas matérielles, qui ne sont pas divisibles : Elle a la gravitation vers un centre, que Dieu lui a donné ; or cette gravitation n'a point de parties, elle n'est point divisible.*

Je soutiens que cette gravitation est aussi divisible, que la matière. Gravitation, pesanteur, poids, c'est la même chose : Direz vous qu'une pierre de deux livres ne peut pas être cassée en deux morceaux d'une livre chacun ? La gravitation est donc divisible, puisqu'elle est divisée. Dans la gravitation il peut y avoir du plus & du moins ; on peut donc la mesurer, par conséquent elle est divisible.

*La force motrice des Corps n'est pas un composé de parties. Vous avez tort encore. Un Corps non organisé n'a d'au-*

tre force motrice que son poids ou son élasticité : Je vous ai déjà montré que le poids est divisible. L'élasticité ne l'est pas moins : Un ressort cassé est élastique, dans chacun de ses morceaux : L'élasticité est donc divisible. La force motrice est susceptible de plus & de moins, elle peut se mesurer come la gravitation; elle est donc divisible. Mesurerez vous de même une pensée? La couperez vous en morceaux?

*La végétation des corps organisés; leur vie, leur instinct ne sont pas non plus des Etres à part, des Etres divisibles. Je vais vous prouver le contraire. Une branche d'osier, un sep de vigne coupés & plantés recomencent à pousser dans la terre, pendant que le tronc continue à végéter: La végétation de la branche est donc séparée du tronc. En coupant cette branche j'ai intercepté une partie des canaux de la sève: J'ai donc retranché une partie de la végétation. Celle-ci n'est que du mouvement; or le mouvement est divisible.*

Un Polype, Plante & Animal, divisé en deux, continue de vivre dans chacune de ses parties: Sa vie est donc divisée aussi bien que lui.

Je ne puis pas couper en deux la vie d'un cheval, ni l'instinct d'un chien, cela est vrai : Donc le principe en est indivisible. D'accord encore, si vous voulez. Come je ne suis ni dans le chien ni dans le cheval, j'ignore si le principe de leurs opérations leur est intérieur ou extérieur : Je ne puis rien prononcer là dessus avec une entière certitude ; mais seulement par comparaison. Mais je suis à moi même, je sens très bien & avec la dernière évidence, que le principe de mes pensées, de mes volontés, de mes sensations est identifié avec moi. Je puis donc douter de l'Ame d'une Brute, sans douter pour cela de la mienne.

Vous n'ébranlez donc point la certitude de ma conviction ; & votre objection suppose une fausseté manifeste. En vain vous dites que la Matière nous est inconnue ; Nous la conoissons assez pour savoir qu'elle est nécessairement divisible, & que ses propriétés le sont come elle. Elle ne peut donc pas être le principe d'un acte indivisible, d'une pensée ou d'une volonté. Que dis je ? Pas seulement du moindre degré de mouvement, puisqu'elle le reçoit d'ailleurs.

Que le pouvoir de sentir & de penser soit le même, ou ne soit pas le même que



celui qui me fait digerer ou marcher, c'est une question de mots. Je sens que le principe est le même, parce qu'il est un; mais quand il s'agit des opérations dont la Matière doit être l'instrument, alors le pouvoir est gêné s'il y a du dérangement dans les organes; & cela ne prouve rien.

Que les Grecs aient imaginé deux principes de nos opérations au lieu d'un, une Ame animale, qui souvent est soumise à l'Ame pensante & souvent ne l'est pas; que nous importe leur erreur? En sommes nous moins certains que le principe de nos opérations c'est nous mêmes, c'est notre Ame?

Il est donc fort inutile de faire l'étalage des différentes visions qu'ont enfanté les Anciens & les Modernes sur l'essence, sur les propriétés, sur le siège de l'Ame. Mille erreurs sur une vérité ne peuvent la détruire, quand elle est prouvée. Cela nous apprend que les meilleurs Génies, lorsqu'ils se livrent à la fureur de raisonner, sont sujets à dire & à écrire de grandes absurdités; on le savoit déjà: Au défaut d'autres preuves, le Dictionnaire Philosophique nous en convaincroit.

Pour rendre ST. THOMAS ridicule, notre Auteur a trouvé un expédient admirable, qui nous donne une grande idée de

son étendue & de son Erudition Théologique. Il a copié le Passage qu'il cite dans la Table aléhabétique des matières, rédigée par un mauvais Scholaftique; mais il ne s'est pas donné la peine de voir, que ni les paroles ni le fens ne font dans **ST. THOMAS**. Le Lecteur pourra vérifier aisément la bévue; c'est dans la Iere Partie de la somme, Quest. 76. Art. 1. réponse à la Iere objection. Le St. Docteur y parle très exactement, quoique dans le stile de son siècle, & bien différemment du Faiseur de Tables & de son Copiste. C'est une nouvelle méthode de citer les Auteurs par la Table de leurs Ouvrages, qu'ils n'ont pas faite: On est fort en état de juger de leurs sentimens, quand on ne les conoit que par là.

Il est également superflu d'examiner les divers Systèmes, sur la manière dont l'Âme subsistera séparée du Corps. Ces recherches frivoles ne font rien à la question principale, à laquelle seule un Philosophe doit s'arrêter, quand il a envie d'instruire & non de discourir. Si notre Âme n'étoit pas spirituelle, nous ne serions pas plus capables de raisonner faux, que de raisonner vrai; nous ne raisonerions point du tout. Venons à une objection plus sérieuse.

Dans les Loix du Peuple de Dieu, il n'est pas dit un mot de la spiritualité & de l'immortalité de l'Âme: MOÏSE, en aucun endroit, ne propose aux Juifs des récompenses & des peines dans une autre vie. On le fait voir en rapportant quelques lambeaux des Loix Judaïques. Pour les rendre ridicules on les traduit en stûte bas & grotesque; on ajoute, on retranche, on défigure, come on juge à propos. C'est la Méthode Philosophique. Si elle n'est ni sensée ni équitable, elle est comode. En la suivant on prouve tout ce qu'on veut; on trompe le Lecteur, il n'en faut pas d'avantage. Nôtre Philosophe est si persuadé de la force de son Objection, qu'il la répète encore, Art. Religion, Iere Quest.

1<sup>o</sup>. A t on réfléchi d'abord, que pour condamner MOÏSE, il faut faire le procès à tous les Législateurs sans exception? Il n'en est pas un seul qui ait fondé les Loix sur les peines ou sur les récompenses de l'autre vie. En concludrons-nous que ces Sages si vantés ne croioient ni l'immortalité de l'Âme ni la Vie future? Nôtre Auteur lui-même nous prévient contre ce soupçon: Il déclare, que tous les Anciens Philosophes, *Babloniens, Persans, Egiptiens, Scythes, Grecs & Romains ad-*

mettent un Dieu suprême, rémunérateur & vengeur: Art. Religion. II. Quest. Ce n'est point néanmoins sur les peines ni sur les récompenses de la Justice Divine qu'ils ont appuyé la Sanction de leurs Loix.

2°. MOÏSE propose des peines & des récompenses temporelles pour le Corps de la Nation, mais non pour les Particuliers. Lorsque Dieu affigeoit son Peuple & le réduisoit en servitude, croirons-nous que tous les Particuliers étoient également coupables? Quand il le combloit de prospérités, n'y avoit il aucun Israelite digne de punition? Le sort temporel de la Nation n'a donc rien de commun avec la destinée de chacun des Homes en particulier. Celle-ci n'est point & ne devoit point être l'objet de la Législation de MOÏSE.

3°. Est-il bien vrai, quoi qu'on l'ait si souvent répété, que MOÏSE n'a enseigné nulle part, ou n'a supposé come un Dogme connu l'immortalité de l'Âme? Dans le DEUTERONOME (\*), il défend de consulter les Esprits & d'interroger les Morts, pour apprendre d'eux la vérité; & il avoit déjà fait cette défense en termes moins exprès dans le LEVITIQUE (\*\*). Cette

---

(\*) Deuteron. ch XVIII. v. 11.

(\*\*) Ch. XX. v. 27.

Loi pouvoit-elle avoir lieu chez un Peuple, qui n'auroit pas été persuadé de l'immortalité de l'Âme? Si l'on vouloit former des doutes sur le sens de ces paroles, l'on en trouveroit le Comentaire dans le 1er Livre des ROIS (\*). Il est dit, que SAÛL, prêt à livrer bataille aux Philistins & craignant l'événement, se fit évoquer l'Âme de SAMUEL, mort depuis quelque tems, pour apprendre de lui quel seroit le sort du Combat. La croyance de l'existence des Ames après la mort, a donc persévéré constamment chez les Juifs, depuis MOÏSE jusqu'à l'Élection des Rois: Et lors que SALOMON en a fait mention, dans l'ÉCLESIASTE (\*\*), il n'a point introduit un Dogme nouveau; il n'a fait que rendre temoignage de la foi de son Peuple. L'on omet d'autres Passages sur lesquels on peut former des difficultés; ceux ci suffisent & abrègent la contestation.

Il est donc ridicule d'insister & de dire: Si MOÏSE connoissoit la Vie future, pourquoi n'a-t-il pas expressément étalé ce grand Dogme? Et s'il ne l'a pas connu, quel étoit l'objet de sa Mission? La réponse est aisée. L'objet de sa Mission étoit de donner des

---

(\*) Ch. XXVII. v. 11.

(\*\*) Ch. XII v. 7.

Loix politiques & d'établir un Culte public de Religion, non point d'enseigner à son Peuple des vérités, dont ce Peuple n'avoit jamais douté, qu'il tenoit par une tradition constante de ses Aïeux, dont il faisoit tous les jours profession publique; par le soin qu'il prenoit des Sépultures & des Tombeaux, dont il étoit plus enclin à faire un abus qu'à en perdre la mémoire.

Si MOÏSE avoit annoncé le Dogme de l'immortalité de l'Âme, une grande Ecole de Juifs ne l'auroit pas toujours combattue. Cette grande Ecole de Sadduceens n'auroit pas été autorisée dans l'état. L'Argument est singulier. Douze cents ans après la mort de MOÏSE, lorsque les Juifs eurent été subjugués successivement par les Caldéens, par les Grecs, par les Romains, & eurent fréquenté ces différentes Nations, il se forma parmi eux une Secte, qui nioit l'immortalité de l'Âme: Donc ce Dogme n'avoit pas été crû ni enseigné du tems de MOÏSE. Ajoutons encore: Donc aucun Auteur Juif, depuis MOÏSE n'en avoit jamais parlé. Voilà le raisonnement dans toute sa force, ou plutôt dans tout son ridicule.

Notre Philosophe convient lui même, que ce ne fut qu'après la fondation d'Alexandrie que les Juifs se passagerent en. 1101

*Sectes.* Or à cette Époque il y avoit , pour le moins, onze cents ans que MOÏSE étoit mort.

Il nous est donc fort indifférent de savoir, quelles étoient les opinions des *Pharisiens*, des *Sadducéens*, des *Esséniens* : C'étoient de mauvais fruits de la Philosophie Grèquë, que les Juifs avoient commencé à goûter. Ce n'est pas dès aujourd'hui, que la manie d'être Philosophe a fait tort à la Religion.

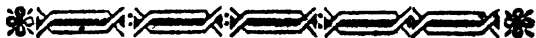
Ce fut dans ces circonstances que parut sur la terre celui qui devoit instruire tous les Hommes. *Sans lui*, dit nôtre Auteur, nous n'aurions jamais rien pu connoître de nôtre Ame. Disons plutôt, sans lui nous n'aurions jamais pu être aussi certainement, aussi comunément, aussi parfaitement convaincus que nous le sommes, de la spiritualité, de l'immortalité, de la destinée future de nôtre Ame. Cette vérité si consolante pour la Vertu, si terrible pour les Méchans, si essentielle au bonheur de l'Humanité, auroit toujours été livrée aux futiles spéculations des Philosophes, toujours exposée à être obscurcie par de nouveaux doutes, à être ignorée ou méconue de la plus grande partie du Genre-Humain. Aujourd'hui encore, malgré les sublimes leçons de ce Maître Di-

vin, malgré la preuve invincible qu'il en a donnée en se résuscitant lui-même, malgré les effets miraculeux que cette croyance a produits, malgré la voix intérieure de la Nature & de la Conscience, une dangereuse espèce d'Hommes ne cesse de renouveler les questions, d'accumuler les doutes, de multiplier les Sophismes, pour arracher, si elle le pouvoir, du sein de l'Humanité, la foi de l'immortalité de l'Âme.

On prie le Lecteur de faire attention, que l'Article que nous venons d'examiner est le résultat & la quintessence de vingt Volumes au moins, où l'on s'obstine à rebatre les mêmes objections & à les relâcher en mille manières, sans que l'on ait encore daigné rien répondre aux solutions que l'on y a données.







## L E T T R E

DU DOCTEUR D\*\* AUX EDITEURS.

**I**L semble que les réflexions que je vous adresse, MESSIEURS, feroient plus à leur place dans le *Journal de Médecine*, que dans le vôtre; mais heureusement les Médecins sont presque les seuls qui lisent ce Journal, & ce que je vais dire leur est assés connu: Il conviendra d'autant mieux que ce Mémoire paroisse dans votre Recueil, que l'abus que j'entreprends de combattre, est, selon moi, beaucoup plus commun en *Suisse*, qu'ailleurs.

Come tous les Homes ne sont pas malades ou ne croient pas l'être, la Médecine a été souvent exposée à bien des contradictions. Depuis PETRARQUE jusques à M. J. J. ROUSSEAU inclusivement, à combien de sarcasmes & de sophismes n'a-t-elle pas été en bute? MOLIERE entreprit de la rendre ridicule; mais les fautes, les erreurs, les sottises des Artistes ne prouvent rien contre l'Art, & les rail-

leries ne sont point des raisons : D'autres ont soutenu, que la Médecine étoit une Science incertaine & vaine : L'apparence étant pour ces derniers, il ne leur a pas été difficile d'en imposer aux petits Esprits. En effet les causes d'un grand nombre de Maladies sont inconnues ; plusieurs ne sont que probables ; & celles qu'on connoit certainement sont en petit nombre. Les Médecins raisonnables conviennent de bonne foi de leur ignorance à cet égard. Leur fera-t-on un crime d'ignorer ce que la Nature cache dans le trésor de ses mystères ? Autant vaudroit blamer un Astronome de ne pas savoir s'il y a des Habitans dans SATURNE, & comment sont faits ses Habitans. Il ne faut pas conclure de ceci, que la Médecine est une Science incertaine & vaine. On répondroit, qu'un Art, dont le principe fondamental est de suivre constamment la marche de la Nature, ne peut pas être un Art vain & inutile, quand même ses efforts ne seroient pas toujours heureux. Tel est le grand Principe de la Médecine : L'expérience de tous les tems, & les procédés d'une infinité d'Hommes sages & habiles, l'ont mis à l'abri de toute objection. Aujourd'hui que les Esprits sont plus éclairés, les Médecins ont compris, que ce Principe heu-

teux devoit être suivi plus fidèlement : Ils l'ont pris pour Bouffole, & sous ce Guide favorable, ils ont conduit la Médecine au degré d'élevation où elle est maintenant pour le bonheur des Homes.

Qu'on jette les yeux sur un Médecin, qui n'agit point suivant ces systèmes souvent frivoles & meurtriers, qui ont sans doute couté la vie à des milliers de Malades; mais qui docile à ce que l'expérience des Anciens, des Modernes, & la Sienne propre lui prescrivent, suit la Nature pas à pas, lui aide quand elle est foible, la laisse agir seule quand elle veut travailler seule, l'abandonne quand elle se éache; ne la contrarie jamais. Si les PÉTRARQUES, les MOLIERES, les ROUSSEAUX nous disoient, qu'un tel Médecin est un Charlatan, un Enemi de l'Humanité, quelques égards que méritent ces Homes célèbres, ils nous permettroient bien de n'être pas de leur avis. On peut douter qu'ils fussent eux-mêmes persuadés que la Médecine fut une Science frivole. Si chacun de ces trois Auteurs avoit vu la personne qu'il aimoit le plus, ataquée d'une inflammation sur la poitrine, & conséquemment en danger de mort, croira-t-on que le premier eût abandonné la belle

LAURE. le second la belle BEJARD, & le troisième la belle dont j'ignore le nom? Croira-t-on qu'ils n'eussent point apelé de Médecins, & qu'ils eussent laissé mourir ces objets chéris, sans leur donner de secours? On ne le croira pas. Dans des momens si critiques, on ne s'amuse point à badiner & à raisonner mal.

La Médecine a donc deux Défenseurs invincibles, la Raison, & l'Amour de la vie. Le second suffiroit seul pour la faire triompher de ses Adversaires & des Plaisans. On pourroit parler d'un troisième Défenseur, c'est l'Ecriture Ste, qui loue la Médecine, & qui s'est tue, si je ne me trompe, sur tous les autres Arts. Mais quand la Médecine n'auroit pas cette prérogative honorable, elle n'en seroit pas moins une Science utile; il lui suffit d'être soutenue par l'autorité de la Raison.

Voilà, MESSIEURS, une digression qui m'écarte du sujet que je voulois traiter. Je me laisse entrainer à la force du vieux proverbe. *Navita de ventis, de tauris narrat Arator.* J'espère que vous ferez grâce à la forme vicieuse de cet Ecrit, en faveur de ce que le fond a de bon. Le tems n'est plus où les Médecins comptoient la forme pour beaucoup, & le fond pour peu de chose: Erreur qui donoit

beau jeu à leurs Antagonistes; aussi la Médecine en a-t-elle eue de toute espèce. Si je ne craignois de faire une digression nouvelle, j'ajouterois que j'ai vû de grossiers Payfans l'ataquer avec les Argumens des Prédédestinateurs. Dieu a prévu, disoient-ils, le moment de nôtre mort, & tout l'art de la Médecine ne peut la reculer. Je leurs répondois, que s'il étoit impossible de retarder ce moment fixé infailliblement, ils avoient bien tort de tant travailler pour se procurer du pain, puisqu'il étoit certain, qu'ils mangeassent, ou non, qu'ils ne pouvoient mourir qu'au tems que Dieu avoit déterminé. Sans autre écart, je reviens, MESSIEURS, à mon premier dessein, qui étoit de parler de l'abus dangereux de répandre, parmi le Peuple, des Livres de Médecine écrits, ou traduits en Langue vulgaire.

J'ignore quels peuvent être les motifs de ceux qui écrivent de tels Livres. Si c'est l'envie de se faire un nom, leur vanité est bien misérable & bien pernicieuse; ils peuvent compter sur le mépris de cet ordre de Lecteurs, dont le suffrage mérite d'être ambitionné. En effet les Lecteurs éclairés savent, que de tels Ouvrages ne sont que des Compilations.

qui ne content rien aux Compilateurs. S'ils ne veulent qu'obtenir l'approbation de la Populace, ils y réussissent assurément. Mais quoique la Populace semble être condamnée à être toujours dupe, il y a de la cruauté à la rendre la victime de son aveuglement. Cependant si l'amour de l'Humanité étoit, par hazard, le motif de ces Ecrivains, ainsi qu'ils s'en vantent, en admirant le motif, on doit en détester l'effet : Il introduit dans la Famille de la Médecine *des Enfans qu'en son sein elle n'a point portés*, des Etrangers, qui ne peuvent suivre ses Loix, qui comettent des fautes mortelles, qui troublent tout, qui détruisent tout. C'est se jouer de la vie des Hommes, que d'exercer témérairement un Art dans lequel les erreurs sont des meurtres, un Art, qui demande tant d'attention & de prudence, qui exige tant de connoissances différentes, & pour lequel il faut absolument avoir ce tact, ce sentiment que les lumières & l'usage réunis peuvent seuls donner au Praticien. Expliquons ceci par un exemple.

Un Home, qui n'est Médecin que parce qu'il a un prétendu Livre de Médecine, vient voir & traiter un Malade ataqué d'une Fièvre maligne : Le pouls est petit & concentré, les forces sont abatus, la

langue est chargée d'une croute blanchâtre ; le Malade ressent des douleurs à la poitrine , & une pesanteur à l'estomac ; il est assoupi &c ; le Medecin , pour qui tous ces symptômes sont incompréhensibles , jugera d'abord , que les douleurs , sur tout celles de la poitrine , indiquent une vraie ou fausse Pleurésie ; peut-être il prendra le mal pour une Apopléxie commençante : En conséquence les saignées fréquentes suivront , & la mort aussi. Cependant , supposons que la Maladie ait été par hazard conue & bien conduite jusques à un certain point ; mais les forces sont toujours languissantes , la matière morbifique n'est pas encore entièrement évacuée , les urines coulent peu , la peau est sèche ; dans ce cas , qui n'est pas rare , que fera le nouvel ESCULAPE ? Il devrait être bien embarrassé , si de tels Praticiens étoient jamais embarrassés : Il est vraisemblable qu'il n'obéira pas à la Nature , qui vouloit qu'on secoua un peu le Malade , pour achever de le débarasser de la matière morbifique par haut , ou par bas ; qu'on facilita l'écoulement des urines , qu'on sollicita la transpiration ; quelques grains de *Kermés mineral* , unis à un *Cordial* rempliroient toutes ces indications .

& le Malade entreroit bientôt probablement dans une heureuse convalescence.

Mais le nouveau Médecin ne fait pas cela. Son Livre ne lui dit pas tout; il ne conoit pas même, pour l'ordinaire, la Maladie, sa qualité, ce qu'elle a d'essentiel, ce qui n'est que symptomatique; il ne fait pas distinguer le symptôme le plus dangereux, & qui demande le secours le plus prompt; il ne conoit point le remède propre, ni les variations que les cas exigent; il ne fait pas distinguer si le mal est compliqué, ou non, ni les momens souvent uniques, pour appliquer le remède; enfin il ne fait pas distinguer les redoublemens, les rémissions, les crises; disons mieux, il ne fait rien; il court donc un très grand risque de tuer le Malade, en voulant le sauver: Mais si malgré tant de dangers le Malade ne meurt point, c'est que la Nature aura fait des efforts prodigieux pour vaincre le Mal & le Médecin.

Tout ceci est d'une évidence si palpable, que je n'ajouterai rien autre, si ce n'est, qu'il est assuré que les Livres de Médecine en Langue vulgaire, sont entre les mains du Peuple, un Instrument de mort; Instrument fatal qui frappe tous les jours bien des coups. Mais le Peuple de



la Campagne sera donc entièrement privé de secours dans ses Maladies ?... Je réponds que des Remèdes donés témérairement ne font point des secours, mais des poisons : Il vaut infiniment mieux ne rien faire :

Il seroit très à propos de répandre parmi le Peuple un bon Traité, dans lequel on lui enseigneroit l'Art de s'abandoner à la Nature dans ses Maladies ; on lui apprendroit quel régime, quel menagement il doit observer &c. On pourroit y joindre le traitement ordinaire des Indispositions ou de ces Maladies, qui ne sont point mortelles de leur nature. Alors on seroit sûr de faire au public un présent utile, & on ne l'acableroit plus de cette foule de Recettes, d'Avis, de Manuels &c. qu'on voit tous les jours malheureusement éclore. On peut assurer, qu'il n'est qu'un seul de ces Ouvrages, qui soit véritablement bon, je parle du *Journal de Medecine*. Recueil précieux d'Observations destinées pour les Gens de l'Art : Si le Peuple s'avisoit de le lire, cet Ouvrage même lui deviendroit aussi pernicieux que les autres.

Les abus sont si difficiles à détruire, & quand ils sont invétérés, ils sont si tenaces, que je n'espère guère, que cette Lettre, quoi qu'elle contienne une vérité importante & incontestable, fasse beaucoup

d'impression sur l'esprit du Lecteur, supposé qu'elle en trouve : Elle fera du-moins sur le mien un éfet agréable ; elle me procurera le plaisir qu'éprouve un Cœur droit, quand il tache de faire du bien.

J'ai l'honneur d'être &c.



## AUX EDITEURS.

*Sur la Description des Montagnes de Neuchâtel & Valangin, inserée dans le Journal Helvétique de Décembre 1764. page 597.*

MESSIEURS,

**L**ES Amateurs des Curiosités naturelles & mécaniques ont lû, avec beaucoup de plaisir, la belle *Description des Montagnes, qui font partie de la Souveraineté de Neuchâtel & Valangin*, donnée dans votre Journal de Décembre passé. Le Savant anonime, qui en est l'Auteur, y trace agréablement la route que les Etrangers doivent tenir, pour que rien n'échappe à ce qui peut être digne de leur atten-

tion: Il fait conoitre les Mœurs & l'Industrie des Habitans, les Objets rares de la Nature & les Chefs-d'œuvres de l'Art qui se trouvent chez eux: Il nomme les Artistes célèbres des endroits qu'il a parcourus; & fait honneur à leurs talens; ce qui ne peut que les encourager & exciter leur émulation: Il donne enfin des Observations utiles & intéressantes pour les Particuliers & pour les Peuples de cette Souveraineté. Ces différens Articles, observés avec tant de sagacité, & décrits si élégamment, caractérisent l'Ami des Hommes, des Arts & des Sciences. On peut en dire autant des Savans & des illustres Etrangers, qui étoient du Voyage, & à qui on est pareillement redevable d'une partie de ces curieuses Observations.

Il y a cependant quelques Remarques critiques à faire sur cette Rélation, que j'espère que l'on voudra bien me permettre. On s'est beaucoup étendu sur certains endroits, & on a passé légèrement sur d'autres, qui méritent pourtant d'être connus; on n'a pas fait mention de tous les Artistes des Montagnes qui ont de la célébrité; il y a eû quelque erreur dans la position des Lieux &c.

Le Village ou les Hameaux de la Côte-  
aux-Fées ne sont pas dans le Val-de-Trac-

*vers.* Placés sur une Montagne, à une grande lieue de *Bettes*, qui est le dernier Village de cette Chatelainie, au Sud Est, & à une lieue des *Verrières* au Sud Ouest, ils forment une Paroisse, composée d'environ 730. Ames. Il y a 10. Hameaux, éloignés d'un quart de lieue les uns des autres, & une vingtaine de Maisons écartées. L'Eglise & la Maison de Cure sont situées au plus considérable de ces Hameaux. Les Habitans s'attachent principalement à l'Agriculture, & sont cependant industrieux. On y compte une 10ne de Marchands, 20. Horlogers en petit, une 10ne de Faiseuses de Dentelles &c. Il y a beaucoup de Bestiaux & de très bons Chevaux. On y fabrique quantité de Fromages, peu différens de ceux de *Gruyère*. La *Côte aux Fées* étoit autrefois une Seigneurie; elle fut donnée en Apanage à un Fils naturel de BERCHTOLD V. Comte de Neuchâtel, qui y bâtit un Château, dont on voit encore les ruines. Cette Seigneurie subsista jusques à l'époque d'une peste, qui fit beaucoup de ravages en ce Pays, & emporta au moins les sept huit des Habitans de cette Contrée.

La Relation de nos Savans Voyageurs, donne une description fort légère de la *Caverne* & de l'ancien Temple des *Fées*.

d'où dérive le nom de ce lieu. Ils ont attiré nombre de Persones distinguées de France, de Suisse & d'ailleurs, pour les visiter, come on le voit par plusieurs noms écrits dans la première Sale. Ce Monument, d'une Antiquité si reculée, mérite qu'on le décrive un peu plus ample-ment. Il est situé au haut d'une petite Montage, peu éloignée de deux Hameaux de ce District, nommés *Derrière le Crêt & St. Olivier*. Depuis le premier, on marche environ 10. minutes dans une Plaine unie, qui conduit à une descente fort rude, où l'on trouve un petit sentier presque perpendiculaire, qui mène à une Plate forme au midi. De-là on voit un Rocher, élevé de 200. pieds, au bas duquel est un Trou, semblable à la bouche d'un Four, de l'épaisseur d'environ 12. pieds. C'est là l'entrée de cette fameuse Caverne, où l'on ne peut s'introduire que ventre à terre. On arrive ensuite dans une espèce de Vestibule, que l'Art n'auroit pû embélir come la Nature. Des Voutes à Bonets de Piètres, blanches come la Neige, & un Pilier, qui semble avoir été fait exprès pour les soutenir, méritent une atention particulière. De ce Vestibule, & à l'aide des Chandelles que l'on prend pour parcourir ces Souterrains,

on voit plusieurs Portails voutés, par où on entre dans divers Apartemens. En sortant du premier, à droite, on trouve une Allée, qui a plus de 200. pieds de longueur sur 6. de largeur; un fin sable uni & durci sert de plancher; une demi voute le couvre; & au bout, il y a un Trou plus grand que celui de l'entrée, d'où l'on découvre le *Val de Travers*. On a aussi sous les yeux un précipice affreux, de la profondeur de plus de 400. pieds, au bas duquel coule le Ruisseau qui va à *Buttes* & se jette ensuite dans la *Reuze*. En regardant par ce Trou, on a le dos tourné précisément contre *Ste Croix*, Village du Canton de Berne. Dans l'intérieur de ce que l'on appelle le Temple des Fées, les Rochers distillent continuellement une Eau claire, qui, se pétrifiant sur le Sable, forme un *Blanc de Poule*, qui se cristallise ensuite. A l'opposite de l'Allée souterraine dont on a parlé, il y en a une beaucoup plus étroite, mais plus longue, au bout de laquelle on n'a jamais pû pénétrer; ceux qui s'y enfonceroient trop seroient suffoqués faute d'air.

Probablement nos Voyageurs n'ont pas eû la curiosité d'aller AUX VERRIERES DE SUISSE, puis que leur Rélation en parle si superficiellement. Les VERRIERES sont

le Siège d'une Jurisdiction ou Mairie très étendue , divisée en cinq Comunautés , y compris le *Grand & le Petit Baiard & la Côte aux Féés.* Ces cinq Comunautés, quoi qu'elles aient des Biens particuliers, en ont aussi de comuns entre elles, tels que des Bois, des Paturages &c.

Le Village des VERRIERES, qui est grand & bien peuplé, s'étend, depuis le milieu, entre deux Montagnes, couvertes de belles Forêts de Sapin; ainsi le Bois n'y manque pas, & la Tourbe, que l'on tire de deux en deux ans des Mairs, n'est pas l'unique ressource pour le chauffage de ses Habitans, come la Relation semble l'insinuer.

Il y a environ 30. Marchands avec Boutiques, & un plus grand nombre, qui vont vendre des Dentelles en *France*, à *Paris* même, en *Piémont*, en *Italie*, & jusques à *Gènes*. On y compte 200. Ouvrières qui font de très belles Dentelles.

On y a établi une belle Fabrique de Toiles de Coton, qui ocupe environ 200. Ouvriers, pour carder, filer, préparer le Coton & tisser les Toiles.

L'Horlogerie y fleurit, & il y a une zone d'Horlogers. Les Frères TATTEP se distinguent dans cet Art, & ne se bornent pas à leur travail. Ils ont Maison

à *Paris*, & font un Commerce considérable en Horlogerie. Outre ce qu'ils en fabriquent & font fabriquer, ils en achètent beaucoup au *Locle*, à la *Chauxdefonds* & au *Val de Travers*. *David & J. Pierre GUYE* ont acquis de la réputation, par les excellentes Pendules, qui sortent de leurs mains, & qu'ils envoient à *Paris*, à *Lion*, à *Gènes* &c.

Il y a aussi des Fabriquans de Bas; une Fabrique de Cartes, qui fait gagner la vie à une 30ne de personnes; des Armuriers, des Serruriers, des Forgerons des Faiseurs de Romaines, très experts.

L'Agriculture n'y est point négligée, non plus que l'Oeconomie Champêtre. Les Habitans profitent de leurs excellens Paturages, & il y a ordinairement 400. Vaches à lait, dans 4. Fruitières du Village, qui fournissent de bons Fromages renommés dans l'Etranger, & qui, de calcul fait, font entrer annuellement dans le Lieu, plus de 400. Louis d'or neufs. Ces différens avantages, sa position dans la grande Route, son voisinage de la *France*, les libertés dont les Suisses jouissent, ne peuvent qu'augmenter une si favorable situation.

Le GRAND & le PETIT BAIARD ont pareillement été oubliés dans la Relation. Il s'y



s'y fait cependant de très bons Ouvrages en Horlogerie, & il y a une zone d'Ouvriers en gros & en petit volume, qui se distinguent dans cet Art. Ces deux Villages fournissent aussi plusieurs habiles Charpentiers & Tailleurs de pierres, même des Architectes, qui font valoir leurs talens dans le dehors. Les Dentelles font la principale occupation des Femmes & des Filles. Les Paturages y sont cultivés, le Bétail soigné, & on y retire annuellement au de là de 300. Louis des Fromages qui s'y fabriquent.

On a oublié dans l'Article de la BREVINE de faire mention d'une fabrication de fil à dentelles, qui produit annuellement aux Habitans du Valon environ 40. mille Francs.

En parlant des Horlogers de FLEURIER, on auroit pu faire mention des Srs. JEQUIER Cadet, J. J. H. VAUCHER, & quelques autres, qui excellent dans leur Art, demême que du Sr. ROSSEL, très expert Monteur de Boëtes en or à MÔTIER.

Il paroît que nos Voyageurs étoient fatigués de leur course dans les Montagnes & impatiens de revoir la Capitale. J'en juge sur tout parce qu'étant arrivés à

*Boinou*, ils négligèrent de visiter le beau Valon, qui s'ouvroit naturellement à eux, & qui certainement étoit digne de leur curiosité. C'est le Valon de LA SAGNE, qui a 4. lieues de longueur dans une Plaine non interrompue. Une file de Maisons en borde le chemin du Nord ; plusieurs se joüent l'une l'autre, & la plupart ne sont éloignées de leurs voisines, que de la portée du fusil.

En faisant cette route, on peut débiter par l'examen de l'Atelier des Artistes, qui ont les premiers enrichis les Horlogers de Machines propres à diligenter & perfectionner leurs ouvrages. A peu de distance il y a une espèce de Carrière, dont la pierre approche de celle connue sous le nom de *Pierre du Levant*.

Quand on a passé le petit Hameau, appelé le *Crêt de la Sagne*, une seconde rangée de Maisons comence à se montrer du côté du midi, & ne finit qu'au bout du Valon, tellement qu'il est bordé, dès-là, de deux files de Maisons, l'une à droite & l'autre à gauche de son centre ; ce qui forme un coup d'œil d'autant plus agréable, que le Valon s'élargit d'environ demi lieue de traverse, & que les Montagnes qui le rétrécissoient s'aplatissent insensiblement & renferment chacune nom-

bre de Maisons éparſes, qui étant vues depuis le bout occidental forment, avec celles du bas, un double Amphithéâtre, que je crois unique en fait de perspective.

Si on est curieux de voir des Ouvrages de Menuiserie singuliers, on peut entrer dans les premières Maisons de la rangée du midi. On fera frappé sur tout de voir ces habiles Tourneurs se servir de la pointe d'une aiguille à coudre, pour exécuter, sur leur Tour, les Mignatures que leur imagination enfante.

En continuant cette route, on voit les Villages de PLAN-BEAU, de BROT DESSUS, & des PONTS DE MARTEL. L'Auteur de la Description de ces Montagnes, a peut être crû, que les Marais, qui occupent une bone partie du Valon, empêchoit les Cerveaux du Voisinage de se distinguer dans quelque art. On y trouve cependant de très habiles Ouvriers.

Un Home de 32. ans de ces Quartiers est conu depuis long-tems, par les excellens Cadrans de Montres, qui sortent de son Cabinet : L'Hiver passé il en fournissoit jusques à 80. par Semaine. Il s'égaie aussi quelques fois à peindre en mignature sur des Tabatières ; & c'est lui qui fournit le meilleur noir dont on se

serve à *Genève* & dans nos Montagne<sup>s</sup> sur les Cadrans de Montres.

Un autre, plus jeune, Horloger en gros volume aux PONTs, ne s'est pas borné à sa profession; il a inventé des Pistolets d'arçons à sept coups chacun. Au même instant qu'on les arme, l'un des Canons verse lui même son amorce dans le bassinet & la batterie se referme ensuite par le même mécanisme. Il a aussi construit une Machine, pour couper les pièces des Chainettes: Une seule Manivelle la fait jouer & diligente tellement l'ouvrage, que cette Machine fait aujourd'hui l'étonnement de *Genève*.

Un troisième Artiste distingué, est un Monteur de Boîtes en or, que l'on peut mettre au rang des plus experts dans cette Profession, & qui travaille beaucoup pour l'Etranger: On l'a engagé à quitter les Ponts, pour s'habituer dans le Territoire du *Loche*, afin d'être plus près des Horlogers pour qui il travaille.

Pas loin des Ponts, il y a deux Frères, dont les Maisons dépendent de la CHAUX DU MILIEU. Les Instrumens de Musique qu'ils fabriquent, & qu'ils font passer en *Allemagne*, méritent la curiosité des Voyageurs: Hautbois, Trompettes, Bassons, Flûtes, Cors-de-chasses, tout ce-

la se trouve chez eux, & surpasse assurément les Fers-gaufriers, dont votre Relation a illustré cette Paroisse.

Au bout du Valon des PONTS se trouvent deux Fabriquans de Coiffins à Dentelles, qui ne peuvent fournir à toutes les Comissions étrangères. Un d'entr'eux en a fait 400. d'une année, sans une multitude de r'habillages. Il y en a qui ont une roulette au milieu; d'autres deux Carreaux, que l'on peut changer successivement, afin de remonter la Dentelle, sans ôter les épingles.

Il y a encore un Artiste, que l'on peut croire presque universel en son genre, & qui fait honneur, non seulement aux PONTS DE MARTEL, son lieu de naissance, mais à tout le Pays; c'est le Fils d'un Armurier, Armurier lui même, l'unique qui fasse des Platines promptes & sans secousses. Il dresse les Fusils dans toutes la justesse que l'on peut desirer; il a fait, sans aucun apprentissage, des Ouvrages surprans, qu'il a poussé à la plus grande perfection; il a construit des Instrumens de Musique, Trompettes, Cors de-chasses &c. il travaille en gros & petit volume dans l'Horlogerie, sans négliger sa Charue, lors-que la Saison l'y appelle; il tire de

l'Acier fendu de tout calibre; il fait lui même ses Outils, en trouvant peu d'af-fés exacts; il a inventé une Machine à égaler les Ressorts; il a donné à ses En-fans des Instrumens, dont ils sont seuls possesseurs, pour fabriquer les Chainettes de Montres sans bruit & sans force; il fournit aux Horlogers des Piliers brillan-tés d'argent & d'acier incrustés; il s'ocu-pe actuellement aux petits Ressorts des Montres, où il réussit, come dans tout ce qu'il entreprend. On ne sauroit conce-voir la multitude de Secrets & de Chefs-d'œuvres, que son Cerveau enfante. Une curiosité pour moi bien satisfaisante, se-roit de voir un Cabinet orné des difé-rens Ouvrages d'Horlogerie, inventés par M. JAQUET DROZ, & meublé de la mé-chanique de cet Artiste Laboureur.

Venons présentement à quelques Cu-riosités naturelles & à quelques Observa-tions champêtres, omises dans votre Des-cription, & que ces Quartiers là four-nissent.

Si on prend la peine de gravir la Mon-tagne derrière l'Eglise des *Fons*, on y verra un Rocher de petite Rocaille, ci-mentée par la Nature. Sa cime est plus large que son pied & menace d'écraser ceux qui y passent; de plus il est percé

au bas d'une couple de grands trous, en forme d'entonnoir. A cet aspect on ne peut qu'admirer la force du Ciment, qui tient cette lourde Masse liée si solidement. Il y a tout près de là quatre belles & grandes Vacheries, où l'on peut pâturer 200. Bêtes à cornes: Elles appartiennent à la Ville de NEUCHATEL, avec une grande étendue de bois.

Quant aux deux Sources d'Eaux minérales des *Ponts*, desquelles votre Relation parle, elles sont au milieu du Marais, & distantes l'une de l'autre d'environ 50. pas. On assure, que la Source soufrée est le Remède des Habitans, pour les Maladies cutanées; elle guérit aussi, *dit-on*, les Maux de poitrine, & elle a depuis peu délivré un Malade, qui avoit une fausse pleurésie, sans autre remède ni précaution, que d'en boire fréquemment.

Un Moulin situé près de là offre une curiosité singulière. On remarque un Rocher où les eaux de ce Moulin s'écoulent. Tous les deux ans le Meunier est obligé de vider cette embouchure. Il a eû la fantaisie de pénétrer aussi avant qu'il pourroit dans ce Souterrain, & il a marché pendant un quart d'heure, sous le Marais, parmi des Rochers, qui donent passage au Ruiffeau, qui coupe le Valon.

Si depuis les Ponts, les Voyageurs vou-  
loient descendre à NEUCHATEL, ils pour-  
roient passer le Marais, vers une Maison  
de Campagne de l'un de vos riches Bour-  
geois, placée à l'extrémité occidentale,  
d'où, avec une bone Lunette, ils repasse-  
roient d'un coup d'œil le bel aspect de ce  
Valon. Ils traverseroient à côté du Vil-  
lage de BROT DESSUS, & arriveroient à la  
TOURNE, d'où ils admireroient les Plaines  
que la *Rauze* baigne, & tout ce que vô-  
tre Lac présente d'agréable. Descendus  
à un Village apellé MONTMOLLIN, ils  
pourroient parcourir tout le VAL DE RUZ,  
du côté septentrional, pour tomber par le  
côté méridional à VALANGIN & arriver  
enfin à vôtre aimable Ville.

Voilà, MESSIEURS, des Remarques,  
que je souhaite qui ne déplaisent pas, &  
des Aditions à ce que vous avez publié,  
desquelles les Voyageurs curieux pour-  
roient profiter. Il seroit à desirer, que  
ceux qui ont une conoissance plus éten-  
due des Raretés dont la Nature & le Gé-  
nie ont enrichi ce Pays, vous en fissent  
part, & que vous les comuniquassiez au  
Public. J'en dis autant de tout ce que la  
Suisse, nôtre heureuse Patrie, renferme.

J'ai l'honneur d'être &c.



---

---

**D I S C O U R S**

*Sur l'utilité des Sociétés Littéraires , prononcé dans l'Assemblée d'une de ces Sociétés.*

M E S S I E U R S

**L'**HOMME est né pour la Société. Soit qu'il porte ses regards sur les objets qui l'environnent, soit qu'il descende en lui même, tout lui rapelle sa destination primitive.

Etre pensant & sensible, il semble qu'il étende son bonheur, en communiquant ses idées & ses sentimens. Come un Arbuste foible, il rampe s'il est abandoné à lui même: Il s'élève s'il trouve d'heureux apuis.

La voix des besoins le ramène encore à la fin. Foible, exposé aux chocs des Elémens & aux atakes des Animaux, il trouve, dans l'union de ses semblables, des secours, des forces, disons le, cet empire qui lui asservit l'Univers & qui enfante les prodiges.

Tels font les liens généraux de l'Humanité. Mais il en est de plus chers, parce qu'il en est de plus étroits. Loix particulières qui ne dispensent pas de la Loi générale, qui en font au contraire une dérivation, & qui nous unissent d'autant plus étroitement, que c'est le devoir, le goût, le penchant, qui en serrent les nœuds.

Que de Ruisseaux naissent d'une même Source! Que de Sociétés dans une même Société! Société civile, militaire, religieuse; Société de parenté, de plaisirs, de littérature.

Les Villes naissent, les Empires se fondent, les Gouvernemens s'établissent; mais en même tems que de vues, que d'avantages, que de passions opposées minent sourdement, ou ataquent ouvertement le Corps politique! Vice de la Société civile, qui naît de sa propre constitution; l'intérêt particulier détruit le général.

La Patrie est ataquée; nos Autels, nos Foyers sont menacés: Citoyens généreux, défendez la vie de vos Enfans & de vos Epouses. L'on s'assemble; les premières Armées s'offrent à mes yeux. Les Enemis sont dissipés; mais la soif de conquérir enfante les ALEXANDRES & les CESARS.

Vice de la Société militaire, c'est toujours le sang des Mortels qui la cimente.

Respectons même les défauts des Sociétés religieuses. Leur but est sacré ; mais vont-elles toujours à ce but ? Et ces Mortels enterrés par la Religion, ne revivent-ils pas assez par leurs vices ?

J'aime à pénétrer dans l'intérieur des Familles : J'y vois l'image de la plus ancienne & de la plus auguste Royauté ; mais la voix du Sang est souvent sans force. La première Famille m'offre l'Assassin de son Frère. Vice de la Société de parenté ; elle n'excite que trop souvent la jalousie.

Volons dans ces Cercles brillans, où l'Oisiveté apelle ses Favoris. La Frivolité est la Divinité qu'on encense ; mais la réputation des Citoyens est la Victime qu'on lui sacrifie. Pour être agréable, l'on devient méchant ; pour éviter l'ennui, l'on tombe dans la médifance. Vice de la Société qu'on nomme Coterie. La calomnie, vernissée par l'esprit la rend odieuse.

Prends donc ta Lire, O Divin AMPHION !  
Forme une Ville pour des nouveaux Habitans. Que dis-je ? APOLLON lui même m'ouvre son Sanctuaire, & j'y découvre la première Société de Littérature. C'est ici, MESSIEURS, que vous devez porter

vos regards : C'est ici que vous trouverez les ORPHE'ES, qui assemblent les Homes sauvages & adoucissent leurs mœurs; les ALCE'ES, qui d'une main tiennent le glaive encore fumant des Enemis, & de l'autre la Lire qui célèbre leurs exploits; les VIDA (\*), qui entourent la Mitre du Laurier du *Pinde*; les CORNEILLES, Rivaux & Frères sans jalousie; les CHAPELLES, les CHAULIEUX, les délices de la bonne Compagnie; en un mot, des Mortels, qui font la gloire, l'amour & les astres de l'Humanité.

La SOCIETE' LITERAIRE a donc tous les avantages des autres Sociétés, & n'en a pas les défauts : Elle n'a d'autre ambition que d'être utile & de plaire; elle chante les Dieux & les Héros; elle célèbre la Vertu; elle forme les mœurs; elle règle l'imagination; elle échauffe le cœur; elle éclaire le génie.

Par quelle heureuse Magie l'HISTOIRE fait-elle rétrograder le Tems, tire-t-elle les Grands-Homes du tombeau, & assure-t-elle l'immortalité à des Etres mortels ?

---

(\*) VIDA, Evêque d'Albe, dans le *Monserrat*, l'un des plus excellens Poètes Latins du XVI. Siècle, distingué par son érudition & par sa capacité dans les Belles-Lettres & dans la Théologie, mort en 1566.

L'Innocence opprimée tend les mains vers le Ciel; la Fraude triomphe. Descens de l'Empirée, *Divine* ELOQUENCE, anime encore les CICERONS, embrase les DEMOSTHÈNES, foudroie le Mensonge & fais régner la Vérité.

Dans un Bois solitaire, couché sur les fleurs, le SAGE jouit de lui même. Assis sur le Trône, le *Grand* ANTONIN écrit pour les Homes & les gouverne. Dans les fers d'EPAPHRODITE, EPICTETE est libre, & ne reconoit que l'Empire de la Vertu.

Et toi, *Divin* HOMERE, tes Vers ont percé la nuit des tems: J'entens encore tes sublimes Concerts; je partage tes transports; je m'égaré avec ULISSE; je m'enflame de colère avec le Fils de PELEÛS.

C'est ainsi que les Générations des Littérateurs ne passent jamais; que les PINDARES, les HORACES, les BOILEAUX vivent encore parmi nous & nous éclairent. Les Homes comuns sont la proie de la mort & de l'oubli; les Savans existent toujours.

Oui, MESSIEURS, le Trône du Génie n'éprouve pas les révolutions de celui de la Victoire. Je ne parle ici que du Génie conduit par la Raison, épuré par le Goût, cultivé par une Société Littéraire.

Voyez la Couronne de CLEMENCE ISAURE briller parmi les Savans *Tectosages*; trois cents hivers n'en ont pu ternir l'éclat. Flame du Génie, Don le plus précieux que l'Home ait reçu en partage, que jamais le Crime & l'Irréligion n'obscurcissent ton éclat! Semblable au Feu matériel, remonte vers ta source, allume l'encens que nous brûlons sur les Autels de l'Être Suprême, respecte le voile dont la Foi investit ta clarté, éclaire l'Home qui cherche l'authenticité de la Révélation & les Sentiers pénibles de la Vertu!

Voilà, MESSIEURS, les fondemens solides sur lesquels vous devez élever l'Edifice que vous consacrez aux Muses. Monument glorieux, il deviendra une des époques des plus illustres pour cette Ville (\*). Les Talens, couronnés par vos mains, renaîtront come les Fleurs du Printems. Le desir, l'ambition d'être admis parmi vous, enfanteront les merveilles. Permettez m'en l'augure. En m'associant à vos travaux, vous m'en avez fait prévoir le succès.

Le Génie isolé languissoit par le défaut d'émulation; une féconde rivalité lui rend la vie & les forces; tous les Arts sont vœ-

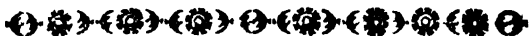
---

(\*) Ce Discours a été prononcé à Saint Hypolite par M. DE LA BASTIDE.

tre Domaine. Le Luth d'EUTERPE, le Compas d'URANIE, les Crayons de CLIO, le Brodequin de THALIE, le Cothurne de MELPOMENE sont devant vous. La Carrière des Talens vous est ouverte: Courez, combattez l'ignorance, défendez le Goût, relevez les Autels des Muses, triomphez de l'Envie, & couronnez vous des Lauriers du Parnasse.

Le Travail peut seul faire éclore les fruits que l'Oisiveté dessèche. Vos engagements vous imposent de nouveaux devoirs. Donnez nous chaque jour des Ouvrages dignes de vous; illustrez votre Patrie, éclairez vos Contemporains, charmez nos Neveux, faites revivre les Siècles des VIRGILES, lors-qu'un Roi adoré fait revivre celui des AUGUSTES; foyez dignes de chanter sa gloire & de peindre votre bonheur.





## D E C L A R A T I O N

*Des Magnifiques Seigneurs SINDICS & CON-*  
 SEIL de GENEVE.

**M**ESSEIGNEURS ont vû avec indignation l'afreux tissu de calomnies répandues contre divers Ordres de l'Etat, & particulièrement contre le Petit Conseil, dans un Livre intitulé *Lettres écrites de la Montagne par J. J. ROUSSEAU*.

On y représente la Patrie come gémissante sous l'opression. Le Conseil y est dépeint come un amas de Tirans marchans au Pouvoir Suprême, dès le commencement même de la République, tantôt servilement, tantôt avec audace, au gré de leurs vues ou des circonstances; exerçant le plus dur Despotisme; détruisant la liberté qu'il devoit défendre; érigeant une Inquisition d'Etat à faire frémir; rendant contre des Citoyens des Jugemens injustes, & même atroces, que l'on ne sauroit nombrer: Et c'est au nom de la liberté, c'est en prenant le langage de la vertu & le masque de la vérité, qu'on s'abandonne à tant d'impostures.

Le



Le Conseil, supérieur à ces atroces imputations, a dédaigné de les flétrir par les voies ordinaires de la Justice, trop disproportionnées à leur énormité. Démenties par la passion même qui les a produites, par une administration compassée sur les Loix, sur la Justice, & qui ne respire qu'une douceur véritablement paternelle; désavouées par la voix des Etrangers, qui ont fait assés de séjour dans cette Ville pour en conoitre le Gouvernement; confondues par la prospérité publique, qui fuit devant la Tiranie, & qui ne peut être le fruit que d'un Gouvernement équitable & modéré, le Conseil peut se reposer sur ces témoins irréprochables, qui déposent si hautement en sa faveur.

Ce n'est donc point le Conseil qui a été l'objet principal des inquiétudes du Conseil. Mais la Religion invoquée & détruite; les Ministres défigurés & traduits come d'hipocrites persécuteurs; le Magnifique Conseil des Deux Cent, représenté come un vil fauteur de la Tiranie; la Constitution de l'Etat reclamée & déchirée; l'Edit proposé par d'Augustes Médiateurs, & consacré en 1738 par le Conseil Général come Loi fondamentale,

respecté en apparence, & totalement subverti, à force d'interprétations captieuses; des germes de troubles semés pour nôtre malheur & pour celui de nôtre postérité: Telle a été la matière des tristes sollicitudes & de l'amère affliction du Conseil.

A la publication de cette production monstrueuse a succédé rapidement un autre Ouvrage, dans lequel on fait au Conseil les reproches les plus injustes; où l'on se permet des expressions offensantes; où l'on hazarde des faits altérés; où l'on développe sans détour un système de Gouvernement qui renverse de fond en comble la Constitution établie par la Loi: Système qui, sans doute contre l'intention de ceux qui l'avoient embrassé, feroit une source intarissable de divisions, & creuseroit enfin le tombeau de la liberté.

Tandis que l'agitation produite par ces Ecrits devenoit plus forte & plus générale, on voyoit les questions se multiplier. La division des esprits laissoit craindre à chaque instant la séparation des cœurs. Et c'est dans un pareil moment que le Conseil étoit appelé à délibérer sur les objets qui causoient cette fermentation éfrayante.

Dans une situation si douloureuse & si critique, que pouvoit attendre de ses délibérations le Conseil acablé des imputa-

tions les plus odieuses, bleffé profondément dans les endroits les plus sensibles, incertain de la confiance publique, laquelle, avec la Loi, est le seul apui de son autorité? A peine des Magistrats jouiffans de cette confiance dans toute son étendue, auroient-ils pû espérer du succès de leurs soins. Il n'étoit pas possible de refister dans cette incertitude cruelle. Le Conseil devoit s'affurer s'il avoit conservé le cœur de ses Citoyens; & dans le cas malheureux où il lui auroit été ravi, réduit évidemment à l'impuiffance de leur être utile, sa retraite devenoit le dernier & le seul service qu'il eût encore à leur rendre.

Ce fut aussi la résolution du Conseil. Il déterminâ d'inviter paternellement les Enfans de la Patrie, à déclarer entre les mains de Messieurs les Syndics, s'ils regardoient le Conseil come une Assemblée de bons & fidèles Magistrats: Et là où ils garderoient le silence, de remettre à des mains plus heureuses une administration devenue pour lui une source d'amertume, & pour l'Etat la matière des plus grands malheurs.

Cette résolution fut portée au Magnifique Conseil des Deux Cent, qui dans

tous les tems a fait éclater son zèle pour le maintien de la Constitution. Il rendit à l'administration du Conseil des témoignages aussi honorables que consolans. Mais également persuadé, que la force & la vie du Gouvernement résident uniquement dans la confiance publique, il sentit avec douleur la nécessité de cette triste résolution, & l'approuva dans un premier tour.

Enfin la Providence a daigné dissiper ce sombre nuage. Que l'Enemi de notre bonheur cherche à décréditer les témoignages que le Conseil s'étoit rendu à lui-même ! Ils ont été hautement justifiés. Les Citoyens & Bourgeois, instruits de la détermination du Conseil, sont acourus confirmer les assurances qu'ils avoient données en 1763. *de leur reconnoissance envers les Pères de la Patrie.* Ils sont venus déclarer publiquement à Messieurs les Syndics, *qu'ils honoroient le Conseil, & qu'ils regardoient chacun de ses Membres comme dignes de toute leur estime, de tout leur respect, & de toute leur confiance.* Et ces démonstrations de leurs sentimens, précieuses en elles mêmes, ont reçu un nouveau prix de l'effusion du cœur qui les a accompagnées.

Les coups qu'une main, acoutumée à né

rien respecter, a tenté de porter à la Religion, les flétrissures qu'elle voudroit imprimer à nôtre Sainte Réformation, les fausses & indignes couleurs sous lesquelles elle n'a pas crain de représenter ses Ministres<sup>296</sup> ont acablés de douleur, mais n'ont pas épuisé leur patience vraiment chrétienne. Sacrifians leurs injures personnelles, résolus de n'oposer aux ataqes faites à la Religion qu'un redoublement de zèle pour la défendre, leur bus principal, en venant auprès du Conseil, a été de verser dans son sein la douleur qu'ils ressentoient des calomnies dont on avoit voulu noircir son administration, ainsi que des outrages faits au Magnifique Conseil des Deux Cent: Et les protestations qu'ils lui ont si bien exprimées de leur reconnaissance, de leur respect & de leur confiance, ont été pour le Conseil un nouveau sujet de consolation & de joie.

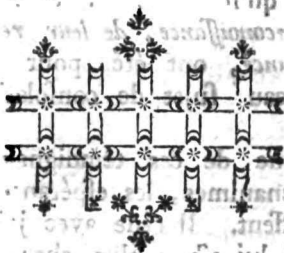
A la vûe de ces témoignages satisfaisans & unanimes, les espérances du Conseil renaissent. Il cède avec joie au sentiment qui lui est le plus cher, au plaisir d'assurer les Citoyens qu'il les a toujours regardés & qu'il les regardera toujours comme ses enfans; que sa complaisance pour

leurs demandes ne fera jamais bornée que par leur intérêt même, qui est l'intérêt de la Patrie comune; & que reprenant un nouveau zèle & une activité nouvelle, il va chercher, avec une application non interrompue, & par toutes les voies compatibles avec la sûreté de la Constitution, les moyens de fixer invariablement cette heureuse confiance, sans laquelle il ne pourroit ni ne voudroit jamais gouverner.

*Doné le 12. Février 1765.*

*Signé*

LULLIN.



## D I S C O U R S

*De M. le Professeur FORMEY, prononcé dans l'Assemblée publique de l'Académie Royale des Sciences & des Arts de BERLIN, le 24. Janvier, Jour anniversaire de la Naissance du ROI, qui entroit dans la 54me année de son âge (\*).*

**M**ESSEIGNEURS & MESSIEURS. Le retour perpétuel des mêmes objets déplaît à l'inconstance humaine. Les Solennités les plus augustes & les plus intéressantes, celles de la Religion, ne sont que trop souvent dans ce cas: On s'acoutume aux merveilles, aux bienfaits; on n'en voit plus la beauté, l'on n'en sent plus le prix. Cependant ces merveilles & ces bienfaits se renouvellent non-seulement tous les jours, mais se diversifient en une infinité

---

(\*) Cette Assemblée fut nombreuse & brillante. Le Prince de PRUSSE, le Prince HENRI son Frère, le Margrave HENRI, les Princes de BRUNSWICK l'honorèrent de leur présence. Nombre de Seigneurs, Ministres d'Etat, Ministres étrangers &c, y assistèrent aussi.

de manières très propres à réveiller l'attention. Pour y être insensible, il faut que l'esprit soit bien stupide, ou le cœur bien ingrat.

Puis que les Rois, & sur tout les Grands Rois ( ce qui bien entendu, ne peut signifier que les bons Rois, ) sont les Images vivantes de la Divinité, il me sera permis & il m'est aisé d'appliquer les réflexions précédentes à la circonstance de ce jour. Rassemblés de nouveau, come nous l'avons été déjà tant de fois, pour rendre graces à l'Arbitre Suprême des Evénemens, de ce qu'il conserve à l'Etat son Souverain, & à l'Académie son Protecteur, ne sentirons-nous pas combien notre bonheur est intimément lié avec le retour de ces Aniversaires, avec la durée de cette vie, qui n'est consacrée qu'à nous rendre heureux ? Je ne tiens point ici le langage d'un vil Adulateur, ni même celui d'un froid Panégyriste. J'en appelle aux faits, à l'expérience, à vous mêmes. Quelles sont les occupations de FREDERIC ? Disons plus, quels sont ses plaisirs ? C'est de rasfermir pleinement toutes les parties de l'Administration publique, qui pouvoient avoir souffert quelque ébranlement dans le cours de cette Guerre mémorable, qu'il a su terminer par une si glorieuse



Paix. Y a-t-il quelque chose qui échappe à sa pénétration, quelque mal à détruire, qu'il ne détruise, quelque bien à faire, qu'il ne fasse ? Cette Capitale en particulier pourroit-elle ne pas reconnoître, avec le plus vif attendrissement, ce qu'elle doit à cette Main Paternelle, qui adoucit insensiblement les suites inévitables des calamités qu'elle a effuies, & qui bientôt aura pleinement effacé le souvenir de toutes nos disgrâces, pour ne laisser dans nos cœurs, que les sentimens d'une vive allégresse & d'une reconnoissance sans bornes ? Ah ! Si nos bouches, qui n'ont été peut-être que trop souvent ouvertes pour la plainte & le murmure, dans des situations où il nous restoit encore mille sujets d'Actions de grâces, demeuuroient muettes en si beau sujet de parler, ne pourroit-on pas nous soupçonner d'avoir beaucoup plus mérité ce que nous apellions des maux, que nous ne méritons ce que nous ne savons pas reconnoître pour des biens ?

Qu'il vive donc ce Monarque sage & bienfaisant ! Qu'il vive ce Père de la Patrie, & qu'il puisse encore long-tems compter ses jours par ses bienfaits ! Que son Règne, qui fait la Gloire du Siècle, atteigne le bout & soit proposé pour modèle dans tous les Siècles ! Que cette an-

née renferme d'une façon particulière, le germe de la prospérité d'une longue suite d'autres, dans l'heureux événement, dont elle va être marquée par l'union de l'Héritier du Trône, ce Prince si digne d'être l'objet de nos plus tendres vœux & de nos plus chères espérances, avec une Princesse, dont l'Auguste Maison a déjà donné à cet Etat, des Reines & des Princesses qui règnent véritablement sur les cœurs ! Veuille le Ciel verser ses plus précieuses bénédictions sur cette Alliance, qui est encore plus celle des Vertus & des Graces, que celle des Grandeurs & des Dignités ; afin qu'elle devienne la Tige d'une suite non interrompue de *Rois Pasteurs*, (cet ancien surnom n'est il pas bien digne de revivre ?) qui en faisant jouir nos derniers Neveux du même bonheur que nous éprouvons, les pénètrent des mêmes sentimens, & leur inspirent les mêmes vœux !





## L I V R E S N O U V E A U X.

**M**EMOIRES des Académies Royales des Sciences, & des Inscriptions & Belles-Lettres. Proposés a un rabais de près de moitié.

DEPUIS la fondation de l'Académie Royale des Inscription & Belles-Lettres, (établissement qui fait tant d'honneur au Gouvernement, à la Nation, aux Lettres mêmes, où se conservent & se transmettent le goût de la belle Littérature, le vrai génie de la Critique, l'inépuisable esprit de recherches, &c.), il s'est amassé une longue suite de Mémoires, qui forment aujourd'hui une Collection de trente volumes in 4to.

Ce dépôt littéraire, l'ouvrage d'une succession non interrompue de Savans, & d'un siècle entier de travaux, est le plus riche monument qui existe en aucune langue, soit pour la connoissance de l'Antiquité, qui comprend celle des Médailles, des mœurs & des usages des Anciens, &c. soit pour toutes les recherches qui s'y trouvent sur l'Histoire ancienne & moderne, sacrée & profane, étrangère & na-

tionale , ainsi que sur la Chronologie , la Géographie , la Philologie , &c; soit pour l'Histoire littéraire , la Bibliographie ; soit pour la critique des textes des Auteurs Grecs & Latins , & pour les notices de nos anciens Romains ou de nos vieux Poëtes ; soit enfin pour les observations , & pour toutes les singularités qui concernent la Poësie , l'Art Dramatique , les Théâtres d'Athènes & de Rome , la Musique & la Danse , la Peinture , la Sculpture , la Gravure en pierres fines , & d'autres Arts Grecs ou Romains. Une suite complète d'un tel Ouvrage , dans le Cabinet d'un homme de lettres , d'un amateur , ou d'un curieux , qui ne voudroit qu'être un peu instruit sur mille objets , dont on s'entretient dans le monde , peut presque tenir lieu d'une Bibliothèque entière. On peut dire au moins que , pour un homme qui liroit méthodiquement ce vaste Recueil , en suivant le fil des matières dispersées dans chaque volume , il n'y auroit plus rien d'étranger dans la République des Lettres , qu'il en conoitroit tous les départemens , qu'il entendroit toutes les langues des différentes facultés que l'on y parle si bien , & qu'il seroit initié dans toutes les parties de la littérature. En éfet , quand on parcourt ces Mémoires , on se trouve en

comerce avec toute l'Antiquité Greque , Romaine & Françoise; on assiste à tous les tems, on devient contemporain de tous les âges; d'Habiles gens ont interrogé les divers génies de chaque siècle, & nous les rendent présens. Et quoi de plus propre à former le goût, que ces dissertations savantes, où sous la plume des Boivin, des Fraguier, des Maffieu, des Gedoin & de leurs semblables, revit tout le feu du génie d'Athènes & de Rome, dont ils ont recueilli les étincelles.

Tout ce qu'on pourroit ajouter, pour faire encore mieux sentir le mérite, l'utilité, les avantages & les richesses de cet intéressant Recueil, ne feroit qu'augmenter les regrets de ceux qui ne sauroient l'acquérir. Les gens de lettres, à qui principalement il peut être d'un si grand usage, ne sont pas toujours en état de se procurer une collection, qui s'est vendue jusqu'à présent 360 liv. & qui n'a jamais souffert de diminution.

C'est donc pour en faciliter l'acquisition que PANCKOUCKE, *Libraire, rue S<sup>t</sup> d' côté de la Comédie Françoise*, maintenant possesseur du fond des Académies, propose de donner le Corps complet de l'Histoire & des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, au prix de 210

liv. de France; ce qui fait une diminution de près de moitié, & d'en vendre les volumes séparés 7 liv. au lieu de 12 qu'ils se sont toujours vendus jusqu'à présent.

Il propose en même tems de donner au même prix de 7 liv. chaque Tome, tant en corps complet que séparé, de la suite des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences depuis 1711 jusqu'à l'année 1761 inclusivement, (\*) & tous les volumes séparés qui en font partie, come l'Aurore Boréale de M. de MAIRAN, in 4to; les Elémens d'Astronomie de CASSINI, 3 vol in 4to; le Journal du voyage de M. de la CONDAMINE, in 4to; la mesure du méridien par le même, in 4to; les Voyages de CHABERT, in 4to; les Piramides de QUITO, in 4to, ainsi que les quatre volumes in 4to de Mathématique, de Philosophie & d'Histoire naturelle des Savans étrangers, qu'il établira à 28 liv. au lieu de 48.

Il offre pareillement de donner l'excellente Histoire des Eglises de l'Orient, ou l'*Oriens Christianus* du P. le QUIEN en 3 vol. in folio, à 10 liv. au lieu de 20 le volume.

---

(\*) Il n'y a qu'un très petit nombre de corps complets, tant de l'une que de l'autre Académie.

Et le *Galkia Christiana* en 11 vol in folio au prix de 110 liv. au lieu de 200. & à proportion pour les volumes séparés.

On ne jouira de cette réduction considérable sur tous ces objets, que jusqu'à la fin de Juillet prochain. Ce terme expiré, ces différens ouvrages reviendront au prix ordinaire, sans espérance d'aucune remise.

On trouvera également tous ces Ouvrages à la Société Typographique de Berne.

**C**ONSIDERATIONS sur le Gouvernement ancien & présent de la France, par M. le Marquis d'ARGENSON. Tverdon 1764.

CET Ouvrage est un grand Octavo de 244 pages. Pour donner une idée de son objet, nous rapporterons ici l'Avertissement.

„ C'est une prévention presque générale en France, dit l'Auteur, depuis le Ministère du Cardinal de RICHELIEU, que la gloire & la force de l'Autorité Royale résident dans la dépendance servile des Sujets. On se propose de prouver le contraire dans ce Traité & d'établir quelles étoient les imperfec-

» tions du Gouvernement Féodal; on  
 » examinera à cet éfet les différens Gou-  
 » vernemens des Souverainetés de l'Eu-  
 » rope, & on montrera par cet examen,  
 » que l'adminiftration populaire, fous  
 » l'autorité du Souverain, ne diminue  
 » point la puiffance publique, qu'elle  
 » l'augmente même & qu'elle feroit la  
 » fource du bonheur des Peuples.

» Ces vérités expofées, on propofera  
 » quelques Principes, pour affurer le re-  
 » pos au dehors, come au dedans de l'E-  
 » tat.

**M**ELANGES *intéreffans & curieux, ou*  
*Abrégé d'Hiftoire Naturelle, Morale, Ci-*  
*vile & Politique de l'Asie, l'Afrique &*  
*des Terres Polaires par M. R. D. S\*\*\**  
*Seconde Edition revue, corrigée & diminuée.*  
 Tome III. & IV. Tverdon 1765.

Nous ne répéterons pas ici les juftes Eloges, que nous avons donné à cet Ouvrage, en anonçant les 2 premières parties: Nous nous bornerons à indiquer les Articles des T. III. & IV. qui viennent de fortir de la Preffe.

Dans le T. III. on trouve d'abord une Division de la Zone tempérée feptentrionale. Elle eft fuivie d'une courtè Introduction,



duction, où l'on fait conoitre en peu de mots combien les objets vont insensiblement devenir plus gracieux & plus rians, que dans les premiers Volumes, où il ne s'agissoit que de Peuples sauvages & misérables, de Déserts affreux & stériles, de Montagnes éternellement couvertes de glace & de neige.

La Iere Description de ce Volume, qui tient encore beaucoup des précédens, est celle de la *Sibérie*. Après quoi l'Auteur passe à la Terre de *Jesso*; à la *Grande-Tartarie*; à la *Tartarie indépendante*; à la *Petite-Buckarie*; aux Contrées des *Montgales*; & à la *Tartarie Chinoise*.

Tout le IVme Volume roule sur la *Chine*. On donne la Description Géographique & ensuite la Division Politique de cet Empire. L'Hydrographie de la *Chine* forme un troisième Article. Après quoi l'on fait conoitre les Grains, les Plantes, les Simples, les Arbres, les Arbustes & les Arbrisseaux, dont il y en a d'extrêmement curieux. Passant au Règne Animal, l'Auteur parle des Chameaux de la *Chine*, du Tigre, du Daim odoriférant, des Poules d'or, du Rossignol, du Cormorand & de divers Poissons singuliers. La Mineralogie de la *Chine*, la

Description de Pekin, de la Grande Muraille, des Grands Chemins, des Arcs de triomphe & des Monumens publics; celle de la Ville de Nankin & l'Histoire des Peuples de la Chine feront sans doute plaisir à tous les Lecteurs de cet Ouvrage, qui y trouveront des nouveautés très intéressantes. Enfin, pour compléter cette Description, on donne une Histoire sommaire de CONFUCIUS, on rapporte plusieurs de ses Maximes; on parle de la Secte de LAOKYUN; de celle de FO ou FUE; de la Religion des Lamas, & de la Secte de JU-KIAU.

**O**N vient aussi de faire à *Yverdon*, une troisième Edition de l'Ouvrage intitulé l'ONANISME, *Dissertation sur les Maladies produites par la masturbation; par M. TISSOT, Docteur en Médecine, de la Société Royale de Londres, &c. &c.*

**R**ECUEIL d'Oraisons funèbres, prononcées par Messire Pierre Robert LE PREVOT, Chanoine de l'Eglise de Chartres; Prédicateur ordinaire du Roi, avec le précis de la Vie de l'Auteur, & des Notices historiques, à la tête de chaque Oraison funèbre. A Pa-

F E V R I E R 1765. 179  
*ris*, chez Augustin-Martin LOTTIN l'aîné,  
Rue St. Jacques 1765. un Vol. in 12.

LA première des Oraisons, que ce petit Recueil renferme, est celle du Cardinal DE FURSTEMBERG, prononcée à Paris, en 1704. à l'Abaye de St. Germain. Les Oraisons qui suivent sont celles de M. GODET DES MARAIS, Evêque de Chartres; de M. le Duc DE BERRY, Petit-Fils de LOUIS XIV; l'Oraison funèbre de ce Monarque lui même, accompagnée aussi de Notes historiques intéressantes. Voici le caractère que l'Editeur donne du genre d'Eloquence de l'Orateur.

» Ingénieuse dans les pensées, naïve dans  
» les peintures, heureuse dans les tours,  
» féconde en expressions riches & fleu-  
» ries; elle parloit ( cette Eloquence )  
» de la Divine Sagesse avec magnificence,  
» soit en exposant le sublime de ses Mis-  
» tères, soit en développant la perfection  
» de ses Loix, soit en louant ses gran-  
» deurs dans les Saints qu'elle a faits;  
» & à toute les graces du Discours l'O-  
» rateur joignoit celles d'une action ce-  
» semble étudiée, & cependant naturelle.

M. LE PREVÔT étoit né à Rouen, en 1675, & il mourut à Paris en 1735. Il

s'étoit aquis une grande réputation dans la Chaire.

**O**EUVRES *mêlées de* M. DE LA FARGUE, *des Académies des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Caen & de Lion. A Paris, chez DUCHESNE, Rue St. Jaques 1769. II. Vol. in 12.*

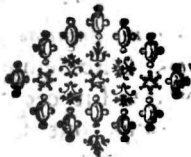
PLUSIEURS Pièces de ce Recueil ont déjà paru séparément, & étoient fort goûtées; ainsi leur réunion ne peut que faire plaisir. Les principales en prose sont; 1<sup>o</sup>. *La Traduction d'un Ouvrage Anglois sur l'Acadie ou Nouvelle Ecosse*, qui entre dans des détails très curieux: 2<sup>o</sup>. *Un Discours sur la lecture*, composé par M. DE LA FARGUE, pour servir à l'éducation du Fils de M. d'ORMESSON. Cet Ouvrage est celui du sentiment, & sera toujours d'une grande utilité. 3<sup>o</sup>. *Traité de la prononciation oratoire*. Les Prédicateurs, les Orateurs, les Avocats, & même les Comédiens, trouveront dans ce *Traité* d'utiles leçons pour se faire goûter.

Les autres Oeuvres de M. DE LA FARGUE sont des Pièces de Poésie fugitives, en assez grand nombre & dans tous les

genres. Les plus considérables sont : *Épître à l'Amitié*, que l'on a vû dans des Ouvrages périodiques, & qui est estimée des Conoisseurs : *Le Chevalier Duvet*, Poème en deux Chants, dans le goût du *Vert-Vert*, & où l'on trouve de l'esprit & de la légèreté : *Épître sur les embarras de Paris*, pleine de vivacité & d'images &c. Ces Oeuvres offrent une grande variété & honorent la Littérature, par la sagesse & le goût qui l'accompagnent.

**L**ES *Avantures d'un Jeune-Homme, pour servir de Supplément à l'Histoire de l'Amour.* A Londres & se trouve à Paris, chez Jacques-François QUILLEAU, 1765, Brochure in 12.

ON lira avec plaisir ces *Avantures*, dans lesquelles on trouve de l'intérêt & des détails agréables.





## NOUVELLES ACADEMIQUES

## ET LITERAIRES.

**L'**ACADEMIE *Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de ROUEN* tint son Assemblée publique le 11. Août passé, sous la Présidence de M. le Duc d'HARCOURT, Gouverneur de *Normandie*, qu'elle a choisi pour son Protecteur, en place de M. le Maréchal de LUXEMBOURG, décédé l'Année dernière.

M. LE CAT, Secrétaire pour les Sciences, ouvrit la Séance, en exposant succinctement les Travaux de l'Académie. Il exprima ensuite les regrets de cette Compagnie sur la perte de son Illustre Protecteur, dont il fit un éloge délicat, de même que de son Successeur.

Après quoi il proclama les Prix. Le principal appartenoit à la Physique, & avoit pour objet, *Le-méchanisme & les usages de la respiration*. L'Académie a reçu beaucoup de Mémoires sur cet important sujet; quelques uns ont fort approché du but proposé, mais n'y ont pas atteint: Tel est spécialement le N°. 6 dont la Devise

est, *Te sine nil altum mens inchoat.* VIRG. Georg. L. III. Elle propose donc le même sujet, pour l'Année 1765. & voici son nouveau Programme:

En traitant le *mécanisme* & les usages de la *respiration*, elle souhaite qu'on résolve les Questions suivantes:

*Les Côtes sont elles plus écartées, ou plus rapprochées les unes des autres, dans l'inspiration, que dans l'expiration?*

*Le Sang est-il raréfié ou condensé par l'Air inspiré?*

*Cet Air passe-t-il ou non dans le Sang?*

*D'où vient la couleur vermeille qu'il y reçoit?*

*Est-il en plus grande quantité, & me plus librement & plus rapidement, dans le tems de l'inspiration, que dans celui de l'expiration?*

*Y a-t-il, dans ces deux tems, quelque changement dans la quantité & le mouvement des Liqueurs des gros Vaisseaux, qui se rendent aux Oreillettes & qui partent du Cœur? S'il y en a quels sont-ils? Influencent-ils ou non sur les mouvemens du Cerveau & de ses méninges? S'ils y influent, par quel mécanisme?*

L'Académie exige que les preuves des

Auteurs soient principalement fondées sur des expériences.

Le Prix destiné aux Sciences vient en 1766. & a pour sujet: *Quelles sont les Mines de Normandie, métalliques, & demi-métalliques, salines & bitumineuses, & quels avantages pourroit on retirer de leur exploitation?* Ce prix sera de L 600.

M. le Duc d'HARCOURT fit annoncer, dans cette Séance, qu'il regardoit comme un de ses privilèges les plus flatteurs celui de fournir annuellement les Prix à l'Académie, come avoit fait son Prédécesseur.

M. LE CAT lut ensuite un Mémoire curieux sur la SECHE, Insecte-Poisson. Il en donne la description. Extérieurement elle ressemble au *Polybe* par ses bras, & un peu à la *Tortue* par sa tête & par son dos. A sa circonférence elle a une large bande, qui lui sert de nageoires. Sa peau est marbrée de diverses couleurs, qui changent selon ses passions; son dos se hérissé d'épines, ou s'orne de festons ou de guirlandes de toutes les couleurs; c'est à la fois un *Caméléon* & un *Proxète*; son bec, ressemblant à celui d'un *Perroquet*, est entouré d'une couronne de mamelons, avec lesquels elle peut goûter un Aliment avant que de le mettre dans sa



bouche, & le rejeter si elle le trouve défagréable. Elle a une ouverture dans toute sa largeur, par laquelle on peut introduire la main dans le corps de l'animal, & y voir toutes ses entrailles. Cette ouverture a de grandes utilités, sans inconvéniens. Elle la ferme, quand elle veut, si exactement, que les cavités de la poitrine & du bas ventre sont inaccessibles. Alors ces parois de l'Animal forment une pompe, d'où elle lance une Liqueur noire, qui trouble l'eau & la dérobe à ses ennemis &c. Il y a diverses autres particularités curieuses sur la Sèche. L'examen de l'intérieur a fourni à M. LE CAT bien des lumières sur la structure & les usages des parties du Corps humain.

M. PINARD, Docteur & Professeur Royal de Botanique, fit après cela un Discours intéressant sur l'*Oeconomie végétale*, comparée avec l'*Oeconomie animale*. Il y a du neuf dans ses Observations. Ce Savant a examiné les *Végétaux* & les *Animaux* dès le premier moment de leur naissance, & il les suit dans leurs différens états jusqu'à leur destruction. Sur des expériences constatées, il fit voir, que les Plantes viennent d'un Oeuf come les Animaux; que come eux elles croissent, elles respirent, elles transpirent, & elles se

multiplient ; qu'il en est même dont le sentiment est si exquis, qu'elles ne le cèdent, pas, pour ainsi dire, à quelques uns, tels que les Moules, les Huitres &c. Il fit ensuite remarquer, que les deux Règnes ont leur enfance, leur âge de vigueur & celui de la vieillesse ; qu'ils sont également sujets aux maladies & à la mort, & que ce dernier terme leur arrive naturellement par les mêmes causes.

**L'**ACADEMIE des Belles-Lettres de MARSEILLE tint son Assemblée publique le 29. Août passé. Des quatre Prix d'Eloquence & de Poésie qu'elle avoit à distribuer, elle n'en a ajugé qu'un. L'Ouvrage couronné a pour titre: *Essai sur l'Humanité, Epitre aux Nations*, L'Auteur est M. le Chevalier DE LA TREMBLAYE, de Touloze. Pour l'Année 1765. elle aura quatre Prix à doner, y compris les trois qui ont été réservés. Les Sujets proposés pour les deux Prix d'Eloquence sont :

1. *Quels avantages une Nation peut-elle retirer de ses revers ?*

2. *Quelles sont les causes qui contribuent le plus à la décadence du goût dans la Littérature ?* Les Discours doivent être bornés à une demi heure de lecture,

Les deux Sujets de Poésie sont *Les Voyages*, & *Les Mines*. On pourra les traiter en Odes ou en Poèmes, qui contiendront cent Vers au moins & cent cinquante au plus.

Les Prix consistent en une Médaille d'or de la valeur de L 300: Les Ouvrages ne seront reçus, que jusqu'au 1er Mai. On les adressera directement à Mrs. de l'Académie, en les affranchissant.

**L'**ACADEMIE Royale de Chirurgie de PARIS propose pour le prix de l'année 1766. *D'établir la théorie des contre-coups dans les lésions de la tête, & les conséquences pratiques qu'on peut en tirer.* Le Prix, fondé par M. DE LA PEYRONIE sera double, & consistera en deux Médailles d'or de la valeur de L 500. chacune. Les Ouvrages doivent être écrits en François ou en Latin & bien lisibles. On les adressera, francs de port, à M. LOUIS, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Chirurgie à PARIS; & ils seront reçus jusques au dernier Décembre 1765. inclusivement. Dans l'Assemblée de l'Académie, de 1766. qui se tiendra le Jeudi après la quinzaine de Pâques, on proclamera celui qui aura remporté le Prix. Le même jour elle ajou-

gera aussi une Médaille d'or de la valeur de L 200. au Chirurgien, étranger ou regnicole, qui aura envoyé le meilleur Ouvrage, pendant le cours de 1765. sur une Matière de Chirurgie au choix de l'Auteur. Elle distribuera de plus 5. Médailles d'or de L 100. chacune, à cinq Chirurgiens ou Académiciens libres ou regnicoles, qui auront fourni pendant l'année 1765. un Mémoire ou trois Observations intéressantes.

**L'**ACADEMIE des Belles Lettres de MONTAUBAN propose pour un Prix d'éloquence, qui sera jugé le 25. Août 1765. le Sujet qui suit: *La duplicité est-elle plutôt un vice du cœur qu'un défaut de l'esprit?* Le Prix consiste en une Médaille d'or de la valeur de L 250. Les Discours sont bornés à une demi heure de lecture. On peut les adresser jusques à la fin de Mai franco à M. DE BERNOF, Secrétaire perpétuel de l'Académie, ou à M. l'Abbé BELLET,

**L'**ACADEMIE des Sciences, Arts & Belles Lettres de DIJON tint sa séance publique le 12. Août dernier. M. MARET,

Docteur en Médecine & Vice-Sécretaire, en fit l'ouverture, en annonçant, que M<sup>sr</sup>. le Prince de CONDE', Gouverneur de la Province, honoroit l'Académie de sa Protection. Il prononça à ce sujet un beau Discours, dans lequel il fit conoitre, que les Princes éclairés avoient beaucoup contribué au progrès des Sciences, des Belles-Lettres & des Arts, en protégeant les Savans, les Littérateurs & les Artistes; & que les Académies de Paris, Nanci, Berlin & Petersbourg devoient leur célébrité à la protection des Rois LOUIS XIV. & LOUIS XV. STANISLAS le Bienfaisant, FREDERIC le Grand, & de l'Impératrice CATHERINE. De là il tire cette induction, relative à leur Illustre Protecteur: *Puis que dans le sein de la paix, qu'il nous a procurée par sa victoire, CONDE', aussi grand par ses vertus, que par sa naissance, daigne nous protéger, l'avenir peut donc se montrer à nos yeux, sous un point de vue bien flatteur. Le Soleil, il est vrai, ne fertilise pas également tous les terrains, mais il n'en est aucun qui ne soit fécondé par ses rayons.... Les circonstances les plus favorables se réunissent, pour nous animer au travail; la noble ambition d'être utiles à notre Patrie nous y porte depuis long-tems, & l'envie de plaire au grand Prince-qui nous*

*protège va nous engager à redoubler nos efforts &c.*

M. MARET proclama le prix que l'Académie a coutume d'ajuger. Le Sujet étoit un Problème de Médecine, & consistoit à *Determiner la nature des Antispasmodiques proprement dits ; expliquer leur maniere d'agir , designer leurs différentes espèces, & marquer leur usage dans les Maladies.* M. G. GODARD, Médecin à *Vervier* près *Liege*, a remporté le prix. Jusques ici on n'a rien dit de mieux sur le *spasme*, que ce qui se trouve dans son *Mémoire*, qui est méthodique & lumineux. M. MARRIGUES, Maître en Chirurgie à *Versailles*, a eû l'*accessit*. On a trouvé, qu'il avoit doné des détails utiles & excellens, sur les différentes espèces d'*Antispasmodiques* & sur leur usage dans les maladies, fondés sur la pratique.

M. BOUILLET D'AIZEREY, Procureur Général de la Chambre des Comptes de *Bourgogne*, lût un Discours sur les abus de l'*esprit*. Il fit voir, que c'est à cet abus, qu'on doit attribuer les égaremens des Hommes, & que l'envie de montrer beaucoup d'esprit est la source des écarts monstrueux de quelques Philosophes & du mauvais goût des Littérateurs & des Artistes. Il tire ses preuves des Systèmes impies de

quelques ingénieux Sophistes, dont il a horreur. Pour faire conoitre les mauvais étets que l'abus de l'esprit produit sur les Beaux-Arts, il parcourt l'Histoire des révolutions de la République des Lettres, depuis le Siècle d'AUGUSTE jusques à nos jours. Il fait remarquer le mauvais goût qui s'étoit introduit dans l'Eloquence de la Chaire & du Bateau, dans l'Architecture, dans la Musique, dans la Peinture &c. Nos Orateurs de l'un & de l'autre genre, dit il, ne s'astreignoient plus à imiter la belle Nature; ils la trouvoient trop négligée; ils cherchoient à l'embellir.... L'amour de la nouveauté, ou plutôt l'esprit de frivolité s'étoit également répandu sur tous les Arts consacrés à l'utilité & au plaisir. L'Architecture substituoit à ses beautés des ornemens bizarres & sans nombre; elle mettoit sa gloire à renverser les règles de ses différens ordres; elle faisoit disparoitre la simétrie, que l'œil voit toujours avec plaisir. Les Musiciens & les Peintres s'égaroient, en voulant briller & montrer du génie. On est enfin revenu, continue-t-il, à distinguer les Talens de l'abus qu'on en peut faire, & à reconoitre, que le principe de la beauté d'un Ouvrage est l'imitation de la belle & simple Nature, perfectionnée par le secours de l'Art... Développant cette idée,

le judicieux Auteur de ce Discours démontre, que la belle & noble simplicité pare tous les Arts & constitue le vrai sublime dans tous les genres.

M. GUITON DE MORVAUX, Avocat Général du Parlement, fit l'Eloge du Président JEANNIN, ce Magistrat célèbre, qui partagea avec VILLEROI & SULLI la confiance de HENRI LE GRAND; qui vit successivement sept Rois occuper le Trône des François; dont le nom est un de ceux que l'on entend toujours prononcer avec respect, & qui réveille des sentimens d'admiration. Nous n'entrerons pas dans le détail de ce que cet Illustre Académicien & digne Magistrat rapporte des Actions de ce Grand Home & dans lesquelles on reconoitra toujours le Citoyen patriote, le Sujet fidèle & zélé, le Magistrat intègre, le Négociateur habile, le Ministre éclairé, qui avoit constamment en vue le bonheur des Peuples & conséquemment la gloire de ses Maitres. Nous nous bornerons à mettre sous les yeux de nos Lecteurs, les belles expressions de M. GUITON sur la détestable Journée de la *St. Barthélémi*: Elles font trop d'honneur à ses sentimens, à son humanité,

pour



pour ne pas les donner dans leur entier :  
Les voici.

*Du sein de la Capitale, inondée de sang, la fureur gagne jusqu'aux extrémités du Royaume; le Glaive de la Proscription est envoyé dans les Provinces. Qui parera ce coup? Quelle Main tutélaire arrêtera ces Furieux? JEANNIN veille sur la Bourgogne, & la Bourgogne est préservée. Sans autre motif que le soulèvement d'un Cœur indigné, sans autre caractère que celui d'un Sage, que l'on consulte, sans autres armes que la force de son éloquence & les ressources de son génie, il parle, & le Messager de la Mort n'ose avouer en sa présence l'Ordre sanguinaire qu'il apporte. Il rappelle la Loi de THÉODOSE, cette Loi, le fruit du remors, qui défend aux Gouverneurs l'exécution précipitée d'un Mandement de colère; il arrête ceux qu'une aveugle obéissance entraîne; il réclame la forme légale de la Volonté Souveraine, pour un Acte de cette conséquence; & l'Ordre de cesser le Carnage arrive, avant qu'on en ait donné le signal.*

*O vous, qui m'écoutez! vous, qui devez à ce Grand Homme des jours, dont le fer eût sans lui tari la source dans le sein de vos Ayeux; & vous, qui tenez de lui un*

*bien non moins précieux, celui de n'avoir point à rougir de la barbarie de vos Peres, dans ces jours de calamité, où tous devoient être Victimes ou Assassins; c'est à vos Cœurs que je demande un Eloge digne de JEANNIN! Que les transports de votre reconnoissance, que ce doux saisissement, que produit en nos Ames le passage subit de l'horreur du péril à l'amour du Libérateur, peignent des sentimens que je ne puis exprimer.*

M. PICARDET, Conseiller à la Table de Marbre, termina la séance, par la lecture du second Chant d'un Poëme de sa composition sur les Fleurs, où il donne des préceptes généraux sur leur culture. Son sujet est égayé par des peintures agréables, ornées des graces de la Poësie.



---

---

**PIECES AMUSANTES.****SILVESTRE,****MORALITE' HISTORIQUE.**

**D**ANS une petite Ville au Nord de la France, étoit un jeune Home, plus distingué par ses qualités personnelles, que par sa fortune. On l'apelloit SILVESTRE. Né de Parens obscurs, quoi qu'ils portassent un grand nom, il fut élevé dans une heureuse simplicité. Il avoit reçu de la Nature une ame sensible, avec une figure intéressante, qui anonçoient de l'esprit & des mœurs. Plus on conoissoit SILVESTRE, plus on l'estimoit. Sa Mère étoit morte, & ne lui avoit laissé pour héritage, que l'exemple de ses vertus. Son Père étoit pauvre, & plus d'une fois l'opulence étonnée étoit venue admirer, sous l'humble toit de ce bon Vieillard, l'indigence & la probité. Mon Fils, disoit-il un jour à SILVESTRE, il s'en faut bien que je sois riche; mais le travail & la modération ont bien des ressources. S'ils

ne m'ont pas acquis d'utiles & dangereux trésors, ils m'ont soutenu dans la médiocrité, &, loin d'avoir rien attendu des homes, j'ai goûté le plaisir si doux & si pur d'être utile à plusieurs. Mon cher Enfant, sois toujours honête, frugal, laborieux & bienfaisant; les sources du bonheur sont en toi même. Conserve toi précieusement dans ta propre estime; c'est un bien que les homes & le fort ne peuvent nous ravir.

A ces sages instructions, ce tendre Père ajouta: Je dois, mon cher Fils, te confier un secret important; écoute: Si jamais tu peux oublier, qu'il suffit d'être home, pour sentir l'obligation de se respecter soi même, aprens que ton origine est illustre, & que tu dois faire honneur à la mémoire de tes Ancêtres. Les titres & les biens, qu'ils avoient laissés à mon Père, furent perdus, dans le cours des Guerres intestines, qui désolèrent la France, dans le dernier Siècle; mais dépouillés de notre ancienne opulence, nous conserverons invariablement l'honneur. La Providence peut nous rendre un jour ce que l'injustice des homes nous a ravi. Je vis ignoré depuis long-tems. Imite ma discrétion, mon cher Fils. Que sert un grand nom sans fortune? C'est presque

toûjours un ridicule. A peine daigneroit-on nous plaindre si nous étions connus.

Ces leçons, confirmées par l'exemple de celui qui les donoit, faisoient de vives impressions sur l'esprit du jeune homme, & développoient dans son cœur le germe heureux des vertus. Il avoit à peine vingt ans : Son Père voyoit avec joie les inclinations naissantes de ce Fils chéri, & s'en promettoit un avenir consolant & flatteur, lors qu'il fut frappé d'une maladie qui le mit au tombeau.

Le bon naturel de SILVESTRE fait bien présumer l'excès de sa douleur. Privé du meilleur des Pères, dans un âge où il lui étoit si nécessaire ; il ne lui restoit que quelques connoissances peu capables de modérer son affliction. Jeune, sensible, livré à lui même, s'imaginant ne plus tenir à rien, il se croyoit abandonné de la Nature entière. Son indépendance l'alarmoit. Une éducation un peu sauvage, une imagination vive, une extrême sensibilité, lui présentoient son malheur sous une face éfrayante. Il jugeoit des Hommes par quelques uns dont il eût à se plaindre. L'Humanité ne s'offrit à ses regards, que sous un aspect affreux. O mon Père ! s'é

crioit il: La justice & la candeur n'habitent plus sur ce malheureux Globe; elles en ont disparu avec toi; ce tombeau les renferme avec ta cendre, ou plutôt, ton ame pure les a suivies dans les Cieux!

Pénétré de ces acablantes idées, il se déterminoit à quitter le monde, lors qu'il se souvint d'un Ami qu'avoit eû son Père.

„ Ah! s'il existe encore, s'écria t il en  
 „ soupirant, il recevra avec joie le Fils  
 „ d'un home que sa vertu lui faisoit ché-  
 „ rir! Il demeure avec sa femme & ses  
 „ enfans, dans une Campagne à quelques  
 „ lieues d'ici. Ces heureux & sages Vil-  
 „ lageois travaillent eux mêmes leurs  
 „ champs, & la terre, cultivée par leurs  
 „ vertueuses mains, en paroît plus fertile.  
 „ J'irai les trouver; je ne leur serai point  
 „ à charge. J'ai peu de fortune, mais je  
 „ suis sobre; j'ai de la santé; je partage-  
 „ rai les travaux de ces respectables Amis.  
 „ Rassure-toi, SILVESTRE, tu vas revoir  
 „ le bonheur & la vertu.

Il part, il arrive, il trouve ces bones gens disposés à le recevoir come un Enfant chéri. Bientôt il mérita toute leur confiance & se rendit extrêmement utile. Loin de rougir du travail de ses mains, il aimoit un exercice, qui le rendoit cher à ses Hôtes, en même tems qu'il fortifioit

sa santé. Son innocence, sa modération, sa résignation à la Providence lui fournirent des motifs de consolation. „ J'ai, disoit il, des Amis estimables; ils étoient ceux de mon vertueux Père; j'ai la paix de l'ame & les forces du corps; je jouis du Ciel & de la Terre; il y a sans doute bien des homes à qui mon fort seroit envie: Une situation si douce n'est guères le partage des Riches ni des Grands „ Ses Hôtes l'aimoient toujours de plus en plus: Il avoit pour eux le respect & la tendresse d'un Fils. De leur côté, ayant remarqué l'intelligence du jeune Home, ils le consultèrent sur leurs affaires, & ils n'eurent pas moins à se louer de la justesse de son esprit, que de la bonté de son cœur.

SILVESTRE, revenant un soir de son travail, s'enfonça, en rêvant, dans une épaisse forêt, qui bordoit presque son habitation. Le silence, la fraîcheur des bois, leur ombrage solitaire lui plaisoient, ils convenoient à la situation de son ame & entretenoient délicieusement sa mélancolie. Il erroit ainsi à l'aventure, lorsqu'il aperçût, à travers les arbres, une Dame âgée & d'une taille majestueuse, qui se promenoit lentement & d'un air tranqui-

le. Mise simplement, mais avec goût, la négligence même de sa parure anonçoit une Personne d'un rang distingué. Son recueillement, sa physionomie plurent au jeune Home ; un secret penchant l'entraînoit vers elle, mais il n'osoit l'aborder. Cette Dame étoit elle même frappée de la tristesse du jeune Inconnu, de sa modestie, de la noblesse de sa figure. Les ames sensibles ont une espèce de simpatie, qui les attire mutuellement. Qu'est-ce qui vous amène ici, lui dit la Dame ? Ce n'est pas une simple curiosité qui m'arrache cette question. Si j'en crois aux aparences, vous n'êtes pas heureux. Ne craignez pas de m'ouvrir votre cœur ; dès longtemps j'ai appris à plaindre les maux d'autrui. Hélas ! répondit SILVESTRE, Madame a sans doute aussi connu l'infortune ! Mon histoire n'est pas longue ; elle touchera cependant un cœur sensible & compatissant come le vôtre, & c'est un bonheur pour moi de vous avoir rencontrée.

SILVESTRE raconta à cette Dame comment il avoit perdu sa Mère & ensuite son Père ; il lui fit une vive & naïve peinture de leurs vertus, de leur pauvreté, de ses regrets ; il lui aprit coment après s'être dégouté du monde, il vivoit avec les Amis de son Père & les siens &c.



Puis-je à mon tour, Madame, ajouta-t-il, vous demander à qui j'ai l'honneur de parler? Vous qui m'inspirez tant de respect, me refuserez vous un peu d'estime & daignerez-vous payer ma confiance d'une petite portion de la vôtre? L'humanité de mes Hôtes me console; mais un sentiment particulier me dit, que j'ai aussi besoin de vos bontés.

Après un moment de silence, la Dame lui dit: Suivez-moi, vous êtes sans doute vertueux; j'aime à croire, que vous méritez ma confiance; suivez-moi. SILVESTRE, en la suivant dans plusieurs sentiers détournés, arriva avec elle à une petite Maison propre, comode, médiocrement ornée, & située au penchant d'une Coline, qui dominoit sur un beau Paysage. Assieez-vous, lui dit la Dame, je ne vous conois que par votre extérieur & vos discours; mais vous m'intéressez, & dans la solitude où j'ai vécu depuis long-tems, il n'est pas étonnant, que je cède à l'innocent plaisir de rencontrer, dans ces Déserts, une Ame, que je crois sensible. On se soulage en racontant ses maux. Apprenez donc mes infortunes, & jugez si le sort m'a mieux traitée que vous.

Je suis Fille unique du Baron de MONTBRUN, dont le nom est assez connu, J'a-

vois quinze ans lors-que je perdis mon Père. Mon éducation devint la plus chère occupation de ma Mère, dont j'étois tendrement aimée. Je parus bientôt dans le monde, & je ne manquai pas d'Adorateurs. Le Marquis d'OLINVILLE eût la préférence. Il étoit aimable; je l'aimai: Mais sous des traits charmans, sous les dehors de la franchise & de la modestie, il cachoit un caractère qui a fait le malheur de ma vie. Il avoit moins de fausseté que de foiblesse, & son extrême facilité fut la cause de mes infortunes. Il avoit des Amis estimables, & d'autres qui ne l'étoient pas. Il s'y livroit indiscretement; il aimoit passionément les Femmes & ne les choisissoit guère mieux que ses Amis. Mon Epoux me trompa long-tems & avoit eû plusieurs intrigues avant que je m'en aperçusse; mais une Avanture cruelle dévoila tout à la fois ses infidélités & le dérangement de ses affaires. Il y avoit six ans que j'étois mariée, & je ne soupçonnois même pas les maux auxquels j'allois être en proie.

J'atendois un soir le Marquis, & j'étois fort inquiète de ne le point voir arriver. La nuit se passa sans qu'il revint. On ne sauroit exprimer ma douleur & mon éfroi, quand je ne vis rentrer, le

matin, que le Domestique avec lequel il étoit sorti à pied. Qu'avez vous fait de votre Maître ? Que fait il ? Où est il ? lui dis-je... Il ne répondoit point, & ses yeux se remplissoient de larmes. Je répétai avec vivacité les mêmes questions. Il rompit enfin le silence, & m'aprit les nouvelles les plus tristes. Son Maître, *me dit-il*, étoit entré chez une de ses Maîtresses, qui ne l'atendant pas ce jour là, avoit avec elle un jeune Home, qu'elle fit cacher au moment qu'elle reconut la voix de celui qu'elle trahissoit. Le Marquis voulut y souter; ce qui la déconcerta. Elle se remit cependant de son trouble, & elle étoit même parvenue à dissiper les soupçons de mon Epoux, lors qu'il lui prit fantaisie de voir une Pièce de l'Appartement de son indigne Maîtresse, qu'il avoit donné ordre de meubler depuis peu. Les excuses & la résistance de cette Femme lui étant devenues suspectes, il se fit absolument ouvrir la porte, & se disposoit à en faire la visite, lors-que le jeune Home, en se sauvant, frappa le Marquis d'un coup mortel.

Ma douleur fut excessive; car malgré sa légèreté, j'aimois sincèrement mon Epoux. Il laissa des dettes immenses. Ses biens furent à peine pour les aquiter. Je me

suis retirée, depuis quelques années, dans cette Campagne, où je ne vois presque personne. Une Fille unique y fait toute ma consolation. Elle est pour quelques jours dans la Ville voisine, chez une de mes Amies, qui me la renverra d'autant plutôt, qu'elle fait combien son absence m'est sensible. L'Asile où je suis est à peu près le seul bien qui nous reste. En attendant le rétablissement de nos affaires, nous y vivons dans une heureuse médiocrité. Le sort de ma Fille est le seul objet qui m'occupe. Son respect, sa tendresse pour moi, le repos & la liberté dont je jouis, me font oublier la perte d'une fortune brillante, que le bonheur n'accompagne pas toujours.

Madame, *interrompt* SILVESTRE, vous avez une Fille, elle vous aime, je plains beaucoup moins vos malheurs.

Le récit que vous m'avez fait, *continue la Marquise*, & la façon dont vous vous en êtes acquité, vous ont gagné mon estime. Tout annonce en vous un heureux naturel. Justifiez l'inclination que vous m'inspirez, & venez partager quelquefois ma société & celle de ma Fille. Si la Naissance a mis entre nous une distance imaginaire, la Nature, le Malheur & la Vertu nous rapprochent.

SILVESTRE, pénétré de respect & de reconnoissance, quita la Marquise, & courut chez ses Hôtes exprimer son ravissement. Cette Dame respectable étoit connue de tout le Canton; elle avoit gagné tous les cœurs, & les éloges, que l'on donoit à son rare mérite, enchantoient ce jeune Home.

Quelques jours après cette heureuse rencontre, il alla, dès le point du jour, parcourir la Campagne. La matinée étoit belle. SILVESTRE s'aprochoit insensiblement de l'Habitation de la Marquise, lors qu'il aperçut une jeune Fille, qui s'amusoit dans la Prairie. La douceur, l'innocence étoient peintes sur ses lèvres & dans ses yeux. Des boucles de longs cheveux, du plus beau noir, ornoient négligemment sa tête, & flotoient sur sa taille déliée. Cette Belle cueilloit des fleurs. Elle vit SILVESTRE & rougit. Celui-ci, frappé de tant d'atraits, ne pût que l'admirer, en rougissant à son tour. C'est la Fille de la Marquise, dit-il en lui même, mon cœur ne sauroit s'y méprendre. Aidons lui à faire son bouquet. Après en avoir fait un très beau, il osa s'aprocher d'elle, & lui dit, d'une voix tremblante: Vous aimez les fleurs, daignez permettre que je vous offre celles-ci.

La Marquise n'étoit pas éloignée; elle jouissoit du trouble de ces jeunes gens. S'étant aprochée, sa présence acheva de les déconcerter. SILVESTRE confus n'osoit lever les yeux. ROSALIE, ( c'est le nom de la Belle ) consultoit timidement ceux de sa Mère. Prenez ces fleurs, dit-elle gravement à sa Fille; & vous, MONSIEUR, gardez-vous désormais d'en offrir en mon absence. Je vous crois fort honnête; mais on cesse de l'être lors que l'on a recours au mystère.

SILVESTRE avoit présenté les fleurs à ROSALIE, en tremblant; & cette Belle les avoit reçues d'un air déconceré. Quand ils furent un peu remis, la Marquise dit à sa Fille: Tu me crois bien fâchée; si je t'aimois moins, je serois moins sévère. Ce jeune-Homme ne m'est pas inconnu; il est estimable, & je suis persuadée, que d'orenavant il sera plus circonspect. Je pardonne à sa jeunesse sa démarche imprudente, qui ne seroit pas excusable, s'il y retomboit. Le jeune Homme répondit: Je vous respectois sincèrement, MADAME; mais comment exprimer les sentimens que mérite une Mère telle que vous? A Dieu ne plaise que je sois assés malheureux, pour perdre jamais vôtre estime! Le bonheur de vous voir & d'admirer une Fille

digne de vous, est un bien auquel je n'eusse osé prétendre, & si j'osois jamais m'en croire digne, je n'estimerois le plus heureux des homes. L'émotion de SILVESTRE étoit visible; celle de ROSALIE n'étoit pas moindre. La Marquise, qui s'en aperçût tourna la conversation sur la beauté du spectacle de la Nature, & sur les agrémens de la Vie champêtre. SILVESTRE saisit cette occasion, pour faire l'éloge de ses Hôtes: Il vanta l'ordre & la paix qui régnoient chez eux: Que de Vertus, *disoit-il*, je vois briller sous le Chaume! Est-il au monde un plus digne & plus touchant spectacle, que celui d'une Mère de famille, occupée du soin de ses Enfans, & faisant le bonheur de son Epoux? Parmi les traits de ce tableau, il en étoit que le jeune-Homme traçoit avec une complaisance plus marquée & qui plaisoient beaucoup à ROSALIE. Cette candeur, *s'écrioit* SILVESTRE, cette décence, cette élévation de sentimens, cette sensibilité, qui font une Fille accomplie, forment une Epouse vertueuse, une Mère adorable.

Il est vrai, *disoit la Marquise*; mais qu'il est difficile de conoitre les cœurs & de les assortir! On se trompe d'autant plus aisément, qu'on chérit sa propre er-

reur. L'illusion comence avec les passions; l'imagination embélit tout, & souvent on n'embrasse qu'un fantôme.

ROSALIE écoutoit sa Mère avec une attention mêlée d'inquiétude. Ses regards ne tomboient plus que furtivement sur le triste SILVESTRE. La Marquise observoit tout. Hélas! *disoit elle tout bas*, come la Nature & l'Amour se jouent de l'opinion! SILVESTRE, ROSALIE! Couple aimable & tendre, s'aimeroient-ils déjà? Un préjugé cruel.... Mais devroit-il balancer, dans mon cœur, le bonheur de ma Fille, sur tout dans l'état où nous sommes? ROSALIE, *reprit-elle tout haut*, la promenade vous fatigue; retournons au logis. SILVESTRE, toujours plus interdit, reconduisit les deux Dames. La Marquise proposa, pour le lendemain, une promenade au Village prochain. SILVESTRE vint avec le plus vif empressement prendre les Dames; plus elles le voyoient, plus il gaignoit leur estime & leur amitié. La Marquise, apellée à Paris, pour ses affaires, y mena SILVESTRE, qui lui fut très utile dans ce voyage. Il acheva d'y former son esprit & son cœur, & de se rendre par conséquent plus digne de son aimable ROSALIE.



Un trait, que l'on va rapporter, acheva de lui mériter toute leur estime. Il étoit allé avec elles chez une de leurs Parentes, nommée Mad. d'AUCOURT, qui demouroit à un très beau Château, atenant au Village où ils avoient déjà été ensemble. Sur le soir on fut se promener au Parc. Mad. d'AUCOURT donna quelques ordres à son Jardinier, & la vue de ce bon home l'engagea à faire part à la compagnie d'une aventure qui venoit d'arriver à sa Fille.

Mon Jardinier, *dit-elle*, a une Fille très jolie. Un Seigneur, dont je tairai le nom, étant venu chasser dans les environs de ce Château, rencontra une troupe de jeunes Villageoises, qui alloient à la Ville, parmi lesquelles il distingua malheureusement JEANETTE, qui portoit un panier de pêches. Il la trouva charmante, & il la fit enlever. Nous ignorames long-tems ce qu'elle pouvoit être devenue. Sa perte m'affligeoit, & je désespérois d'en avoir des nouvelles, lors qu'étant à Paris. l'hiver dernier, je reçus un soir la Lettre, que je vais vous lire.

MADAME. *Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, mais j'ai celui de vous connoître, & je crois vous obliger en vous pro-*

curant l'occasion de faire du bien. Je suis  
 jeune, sensible, mais honête. J'ai découvert,  
 dans la maison où je suis logé, une jeune  
 Paysane vraiment à plaindre. Elle fut en-  
 levée, il y a quelque tems, dans son Vil-  
 lage, par un Seigneur, qui ressemble à bien  
 d'autres. Après avoir tenté inutilement de  
 la séduire, il l'a mise sous la garde d'une de  
 ces femmes, dont l'indigne profession n'est  
 ici que trop connue, avec ordre de ne la lais-  
 ser sortir ni parler à personne. Il y a quel-  
 ques jours, que son hôtesse étant sortie, &  
 ayant laissé la porte entr'ouverte, j'entrai  
 pour demander de la lumière, & je vis,  
 avec étonnement, une jeune personne étendue  
 dans un mauvais fauteuil, dont la pâleur  
 & la foiblesse m'offrirent un objet digne de  
 compassion. Ma présence parut l'éfrayer.  
 Rassurez-vous, lui dis je, l'état où je vous  
 vois ne m'inspire d'autres sentimens, que ce-  
 lui de vous offrir mes services. Parlez, di-  
 tes moi ce que je puis faire pour vous. Elle  
 me répondit, d'une voix presque éteinte, si  
 vous êtes sincère, vous pouvez me sauver  
 l'honneur & la vie. Allez, chez Mad. d'AU-  
 COURT, qui doit être actuellement à Paris,  
 dites lui que JEANETTE la supplie de l'arra-  
 cher d'ici, & de la rendre au plutôt à sa  
 famille, dont elle est digne encore, & qui  
 probablement pleure sa perte; mais retirez

vous, crainte que mon Argus ne rentre. Elle me donna votre adresse, MADAME, en me priant de vous écrire, si je ne vous trouvois pas, & en m'assurant de votre reconnaissance & de la sienne. Du bruit, que j'entendis sur l'escalier, m'obligea de me retirer. Je courus dans l'instant chez vous; mais je n'eûs pas le bonheur de vous rencontrer. On a promis de vous remettre ma lettre, à votre retour, & je ne doute pas que vous ne soyez charmée d'exercer cette bienfaisance, qui vous est si chère, en arrachant cette jeune personne à tous les dangers qui la menacent.

*Je suis avec respect &c.*

A peine eûs-je lû cette lettre, continua Mad. d'AUCOUR, que je volai où on m'indiquoit qu'étoit JEANETTE. Dès qu'elle m'eût aperçue, elle s'écria: Ah, MADAME, cette bonne œuvre est bien digne de vous! Tous mes maux sont finis! Je ne craindrai plus mon Tiran; vous me rendez à ma triste famille! Viens, mon Enfant, lui dis je, en confondant d'un regard sévère, l'infame Agente du méprisable Amant de ma petite Jardinière; viens, je me charge du soin de récompenser ta vertu.

. Dès lors j'ai marié JEANETTE au Fils

d'un riche Laboureur. Ils s'aiment, ils font heureux, & je goûte tout le plaisir d'avoir sauvé de l'infamie une fille estimable & d'aimer en elle une sage & tendre Mère de famille. Mon seul regret est de n'avoir jamais pû découvrir le vertueux jeune Home à qui je dois le bonheur d'avoir fait une action dont je m'applaudirai toute ma vie.

: SILVESTRE, pendant ce récit, paroissoit agité de la plus vive inquiétude. On voulut voir les jeunes Mariés, & SILVESTRE se vit forcé de suivre la compagnie. JEANETTE, à la vue de sa Bienfaitrice, quitta précipitamment son ouvrage, demême que son Epoux; & ils requèrent ces Dames respectueusement; mais avec cette gaieté naive, que le cœur seul inspire. Tandis qu'on les félicitoit sur leur bonheur, & que l'on careffoit leur enfant, JEANETTE fixoit SILVESTRE, qui baïssoit modestement la vue. Je ne me trompe pas, s'écria t-elle avec transport, en s'adressant à Mad. d'AUCOUR. Ah, MADAME! Pourquoi ne me disiez-vous pas que vous aviez trouvé mon cher Libérateur? Ah Ciel! puis je assés lui marquer tout ce que je lui dois de reconnoissance? Tous les yeux étoient fixés sur SILVESTRE. Il surmonta enfin le trouble,

que sa modestie lui inspiroit, & s'adressant à JEANETTE: Cessez, lui dit il, aimable & digne Epouse, d'exalter un service que tout autre que moi vous eût rendu; j'en suis trop payé; il est lui même la récompense du bienfait. Toute la compagnie embrassa SILVESTRE, excepté la belle ROSALIE, qui l'en dédomagea par un tendre regard.

En retournant au Château, SILVESTRE & ROSALIE marchaient ensemble; ils devançoient un peu les Dames, qui les observoient sans affectation. Qu'ils sont heureux ces deux Epoux, disoit le jeune Homme à sa belle Maitresse! Que j'envie un pareil sort! Il est d'autant plus doux, que ces honêtes gens ignorent les embarras & les dangers du faste & des grandeurs; la crainte n'empoisonne jamais leurs plaisirs, & chaque jour augmente leur bonheur! Ah! si j'avois en partage tous les biens, tous les titres dignes de flatter la vanité; Ciel, avec quels transports je les mettrois aux pieds de ROSALIE! Quoi, SILVESTRE? interrompit ROSALIE en rougissant. Avez-vous oublié ce que nous dit ma Mère, lors-que vous m'offrites des fleurs?... Ah! pardon, divine ROSALIE, s'écria SILVESTRE; je n'oublierai jamais ce que je

vous dois ; mais daignez m'apprendre à commander à mon cœur, à vous taire les vœux ardents qu'il fait pour vous continuellement.... La Marquise & Mad. d'AUCOUR entendirent toute cette conversation.

Rentrés au Château, où cette estimable compagnie devoit rester quelques jours, un Home y arriva précipitamment pour annoncer à SILVESTRE, que son Hôteffe étoit très indisposée & desiroit extrêmement de le voir. Fâché d'un contre-tems, qui l'arrachoit d'un lieu si charmant, il ne balançoit cependant point sur ce qu'il devoit faire, & parlant aux Dames & à la belle ROSALIE : Vous me mépriserez, Mesdames, si j'étois assés ingrat pour préférer le plaisir au devoir. Allez, lui dit la Marquise, j'espère de vous revoir dans peu, avec de meilleures nouvelles de votre bone Hôteffe.

Dès qu'il fut parti, Mad. d'AUCOUR prit la Marquise en particulier. Quel est ce jeune Home, dit-elle, dont l'esprit & les vertus nous étonent ? Quelles mœurs ! Quelle grandeur d'ame ! Quelle admirable simplicité ! La Marquise raconta l'histoire de SILVESTRE, & l'interrompit souvent par ses louanges. Je me reproche presque, ajouta-t-elle, de l'avoir accueilli ; mais un mouvement s'est élevé dans mon

ame, la première fois que je l'ai vû, & me parle toujours en faveur de son mérite. Je ne saurois en douter plus long-tems; le cœur de ma Fille & le sien sont d'intelligence: J'ai senti qu'ils étoient l'un à l'autre, avant qu'ils s'en aperçussent eux mêmes. Ils s'aiment trop aujourd'hui, & je dois m'imputer de les avoir livrés à leur penchant. Que feriez vous à ma placé? Que vous êtes bone! *répondit Mad. d'AUCOUR*: Pourquoi vous tourmenter ainsi? J'avoue que vous pourriez choisir un Gendre, dont la naissance auroit été plus conforme à celle de ROSALIE; mais de semblables préjugés sont-ils faits pour qui pense come nous? L'opinion doit-elle l'emporter sur le bonheur? SILVESTRE n'est pas riche; la fortune de ROSALIE est plus que bornée: Je l'aime, je suis riche, je n'ai plus d'enfans, je veux la rendre heureuse & lui assurer la moitié de mon bien. Une telle générosité pénétra la Marquise; elle voulut marquer les transports de sa reconnoissance à une Amie si bienfaisante. Arrêtez, *lui dit Mad. d'AUCOUR*, je suis payée, je fais des heureux.

SILVESTRE, dont l'Hôteffe étoit hors de danger, revint peu de jours après. La noblesse des procédés de Mad. d'AUCOUR

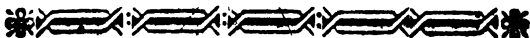
enchantoit la Marquise , & l'embarassoit en même tems. L'idée cruelle des bienféances, du point d'honneur, combattoit encore dans son cœur, son estime & son inclination pour SILVESTRE. Mad. d'AUCOUR anonça à ce jeune Home, ses vues généreuses, avec cette aimable franchise, qui forme son caractère Ah! s'écria-t il, en se précipitant aux genoux des deux Dames , tandis que ROSALIE ravie & troublée croyoit à peine ce qu'elle entendoit, Ah! si l'infortune ne peut influencer sur la naissance & sur les sentimens, j'ai du moins le plaisir de n'être pas absolument indigne d'une Alliance, qui fera mon bonheur & ma gloire! On a caché jusques à présent la Maison à qui je dois le jour, parce que je n'en avois ni les Biens, ni les Titres: Ils étoient perdus depuis les ravages dont les fureurs de la Ligue défolèrent la France. Si le nom de L. F. n'est pas indigne de s'allier à celui de MONTBRUN & d'OLINVILLE , voyez en moi le dernier Rejetton de cette illustre & malheureuse Maison. C'est à votre Avocat, MADAME, ajouta-t-il, que je dois une si précieuse découverte: Mon nom, mes malheurs l'ont intéressé pour moi; il a recouvré tous mes Titres; vous pouvez en juger par cette Lettre, que je



reçûs hier. Ah MADAME ! Ah ROSALIE !  
 O vous son illustre & digne Mère, vi-  
 vrai-je assez pour conoitre, pour sentir  
 toute l'étendue des obligations que se vous  
 ai ! Y mettez-vous le comble en m'acor-  
 dant le précieux Trésor auquel j'aspire ?

Oui, mon cher SILVESTRE, s'écria la  
 Marquise, en l'embrassant ; Oui vous fe-  
 rez mon Fils ; vous ferez long-tems le  
 bonheur de ma Fille ! O ma chère d'AU-  
 COUR ! C'est maintenant que, sans rou-  
 gir, j'accepte vos présens : Ils sont di-  
 gnes de vous, & mes Enfans s'en ren-  
 dront dignes. SILVESTRE & ROSALIE fu-  
 rent unis peu de tems après. Ces ver-  
 tueux Epoux firent long-tems le bonheur  
 l'un de l'autre. Ils laissèrent une belle  
 Postérité, qui fut héritière de leurs Vertus.





## E P I T R E

A MAD. \*\*\*

**O** vous que j'adorois , vous qui m'aimiez ,  
 THÉMIRE ;

Vous qui faisiez hélas ! mes plaisirs , mon bonheur ;  
 Ces mots , tracés par la douleur ,

Iront-ils jusqu'à vous ? Et pourrez vous les lire ?

De quelle voie , & de quel art  
 Se sert ma tendresse constante !

Je vous é cris en vers confiés au hazard :

Si ce hazard vous les présente ,  
 Vótre cœur les reconoitra ;

Et peut-être il en gémitra.

Ma tendre , ma fidèle Amante ,

Nous sommes nous donc vus pour ne nous plus  
 revoir ?

Les plus infortunés ont toujours quelque espoir ,  
 Se peut-il que nous seuls soyons fans espérance ?

Non , je n'espère rien ; quand pour nous réunir  
 L'Amour exerceroit sa suprême puissance ,

Il ne pourroit y parvenir.

Plus puissant que l'Amour , le Sort inexorable

A lancé contre nous ses sévères arrêts ;

Il nous separe pour jamais.

Jamais ! Ah mot épouvantable !

Souvenir cher , & douloureux

D'une félicité passée ,

Unique bien des malheureux ,

Ofres du-moins à ma pensée

L'image des plaisirs que nous avons perdus :

Au défaut des vrais biens , leur peinture peut  
plaire ,

L'illusion fait nous distraire

Des peines que nous cause un bonheur qui n'est  
plus.

Je te vois , ma chère **THEMIS** ,

Je vois tes yeux si doux , je vois ton doux sourire ;

J'entens cet organe enchanteur ,

Don précieux de la Nature ,

Et par l'art embéll pour enflamer mon Cœur.

Je vois ta galante parure ,

Quand souvent sur la fin du jour ,

Te déroband aux yeux d'une incomode Mère ,

Tu venois avec moi , dans un lieu solitaire ,

Respirer le frais , & l'amour.

Un tafetas leger couvroit mal tous tes charmes ;

Des roses mises à dessein

Etoient le seul rempart qui défendoit ton sein

Contre mes efforts ; foibles armes ,

Je ne puis oublier ces tems si pleins d'apas ,

Où loin des importuns , tu venois sur mes pas .

Te rendre dans ces Bosquets sombres ,  
 Que d'épais lauriers par leurs ombres  
 Rafraichissoient , rendoient charmans :  
 Dans ces Lieux faits pour les Amans ,  
 Nous nous abandonions à l'ardeur de nous plaire ;  
 J'y pouvois être téméraire  
 Et ravir des baisers divins ,  
 Ou sur ton sein , ou sur ta bouche :  
 Voulois tu m'éloigner ? Tes mains  
 Ne faisoient que des efforts vains ,  
 Tu feignois mal , ton air n'avoit rien de farouche ,  
 Un baiser refusé . tu m'en acordois deux ,  
 Quand de mes transports amoureux  
 Tu semblois vouloir te défendre ,  
 Tu me fuyois , c'étoit pour prendre  
 Des fruits d'un Olivier voisin ,  
 Arme invincible dans ta main ;  
 Tes coups me forçoient de me rendre.  
 Dans ces agréables combats  
 J'étois toujours vaincu , je tombois dans tes bras ;  
 A ta victbire glorieuse  
 L'Amour content aplaudissoit ,  
 Et ton triomphe finissoit  
 Par la langueur voluptueuse  
 Qui nous élève jusqu'aux Cieux ,  
 Yvresse de l'Amour , charme digne des Dieux !  
 Souvent , quand nous étions & libres , & tranquilles  
 Je te donois des Vers faits par le sentiment ;

Aussi-tôt tes notes dociles

Des sons les plus touchans leur prêtoient l'orne-  
ment.

Tes accens , que l'Amour lui même

Conduisoit jusques à mon cœur ,

Dans mon ravissement e x t r ê m e ,

M'enlevoient, m'enflamoient d'une nouvelle ardeur.

Un jour nous nous trouvons retenus au rivage ,

Nous y fomes surpris par un subit Orage.

Des Nuages obscurs se repandent dans l'Air ;

Tous les Vents déchaines comencent

A soulever la vaste Mer ;

Les flots avec fureur l'un sur l'autre s'élancent ;

Le bruit affreux de l'onde , & la foudre , & l'éclair,

Tout , pour THEMIS m'épouvante ,

Je crains pour cet objet si cher.

Mais toi , ma courageuse Amante ,

Pressée entre mes bras , insensible à la peur,

Tu bravois & la Mer , & toute son horreur.

Souvenir qui me plait , & qui me désespères ,

Mon Ame ne peut te bannir.

Trompe moi , s'il se peut , par tes douces chimères,

Sur le present , & l'avenir.

Ils se sont écoulés , ces jours remplis de charmes ,

Ils ont fait place aux tems d'amertume , & d'alarmes.

Les Mortels peuvent-ils se soustraire à la loi

D'une fatale destinée ?

Je vois recommencer , je vois finir l'Année ,

Sans entendre parler de toi.

O Dieux ! se peut-il que j'ignore ,

Si ma **THEMIRE** m'aime encore !

Ah ! ne t'offenses point de mes tristes discours ,

Si tu vis , tu m'aimes toujours.

Pour moi , je vis hélas ! dans un pays sauvage ,

Froide Region des Hivers ;

Le noir **Enfant du Nord** , l'**Aquilon** les ravage ,

Il y tient la Nature aux fers ;

Les frimats , la neige , & les glaces ,

En ont exilés à jamais

**FLORE** , les doux **ZEPHIRS** , & **POMONE** , & les

**GRACES**.

Que cette *Laponie* auroit pour moi d'atraits ,

Si je pouvois y voir l'aimable objet que j'aime !

J'y trouverois mon bien suprême ;

Le climat deviendroit riant , délicieux ;

Je la préférerois à l'**Elysée** , aux **Cieux**.

Pourquoi , dans un cœur misérable ,

Naïffez-vous , frivoles souhaits ?

Non , je ne la verrai jamais ,

A moins que chez les **Morts** , quelque **Dieu favorable** ,

Ne réunisse un jour deux **Amans malheureux** ,

Dignes d'un sort moins rigoureux.

\*\*\*\*\*

## L O G O G R I P H E

**J** suis du genre féminin ,  
 En divers lieux à la fois on me trouve ;  
 Quand un Voyageur fait chemin ,  
 Avec plaisir il me découvre.  
 Arrête donc , Lecteur , si tu veux , un moment ,  
 A toi je me ferai conoitre ,  
 Et du composé de mon être ,  
 Je t'instruirai plus amplement,  
 D'abord je suis toujours en compagnie ;  
 Sans cesse près de moi , j'ai mon Ami SIMON ,  
 Si de te régaler il me prenoit envie ,  
 Je n'ai ni pain , ni vin , mais un os & du son ;  
 Avec ce mets frugal , pour concert harmonique ,  
 Je ne puis que t'offrir deux Notes de musique ;  
 Il fait toujours chez moi du Printems la Saison ;  
 On y demeure , un an , un mois encore ,  
 Et l'on n'y voit pourtant aucune fleur éclore.  
 J'offre à tes yeux la Ville de Sion ;  
 De Siam le Royaume y vient aussi paroître ,  
 Et pour mieux me faire conoitre  
 A chaque instant je te montre mon nom.  
 Or maintenant , si tu ne me dévines ,  
 A me trouver tu perdras tous tes soins.  
 Croi-moi , Lecteur , plus long-tems ne t'obstines  
 En cherchant plus , on pourroit trouver moins.

ROSSIGNOL est le mot du Logogriphe du Mois de Janvier. Par combinaison on y trouve *Lion*, *Loir*, *Or*, *Loi*, *Soir*, *Son*, *Roi*, *Sion*, *Og*, *Nil*, *Noir*, *Solon*, *Jo*, *Lis*, *Signor*, *Lin*.

---



---

 T A B L E.
 

---

<b>E</b> XAMEN des principaux Articles du Dictionnaire Philosophique Art. AMB.	115
Lectüre de M. le Doct. D. sur la Médecine.	129
Remarques sur la Descript. des Montagnes de Neuchâtel &c.	138
Discours sur l'utilité des Sociétés Littéraires	153
Déclaration des M. S. Syndics & Conseil de Genève.	160
Discours prononcé à l'Acad. des Sc. de Berlin, par M. Formey.	167
<b>LIVRES NOUVEAUX.</b>	
Mémoires des Académies Royales des Sc. &c.	171
Considérations sur le Gouvernement de la France &c. par M. d'Argenson.	179
Mélanges intéressans &c. curieux.	176
L'Onanisme, par M. Tissot	178
Recueil d'Oraisons funèbres, par M. Le Prévôt.	178
Oeuvres mêlées de M. de La Fargue.	180
Les Aventures d'un Jeune-Homme.	181
<b>NOUVELLES ACADEMIQUES &amp; Littéraires.</b>	
Académie de Rouen	182
— de Marseille.	186
— de Chirurgie de Paris.	187
— des Belles Lettres de Montauban.	188
— de Dijon.	188
<b>PIECES AMUSANTES.</b>	
Silvestre, Moralité Historique.	195
Epître à Mad.	218
Logogriphe.	223